

Jean-Paul Damaggio

XXI^e siècle, La sortie des paysans

Pamphlet

G - La Cultivature

Lubat : Entretien en 1978.

"**Denis Constant** : Pour reprendre des choses que tu as dites par ailleurs, tu navigues un peu entre la tradition des bateleurs et la musique contemporaine.

B. Lubat : Ou plutôt, j'existe entre ce que réclame ma viande et ce que redécouvre ma pensée. Je viens de la campagne, je suis l'élève doué qui découvre que sa culture 'officielle' artificielle a besoin d'être évacuée."

Lubat : Entretien en 1980 :

Bernard Lubat : Pour le moment on s'installe à Uzeste. J'ai fait une demande de subventions. Beaucoup de gens du village nous aident. On va louer une ferme, faire des ateliers, monter des spectacles, traiter de l'histoire du coin, inviter des gens de théâtre, des concerts classiques. Les gens viennent nous voir, ils sont venus danser, écouter les concerts, ils ne savent pas si c'est d'avant-garde ou d'arrière-garde. Comme nous d'ailleurs. Avec un brin de distanciation et un zeste d'humour, on devient capable de supporter sa bêtise, d'être soi-même. On est vivant, quoi. Moi, je ne supporte pas la sérieux. C'est sain parfois, de partir d'un grand éclat de rire.

Michel Raffaelli : Tu imagines, si un jour le ministre de l'Education demandait à ce que soit mis comme élément prioritaire dans le travail des classes, le rire, l'imagination, la fantaisie ...

B. Lubat : Il faudra peut-être passer un jour par le ministère de la Déconnade.

Lubat : Entretien en 1984.

"**P. Lavaud** : L'expérience de musicien que tu as eue dans ton enfance [jouer dans les bals populaires gascons] est-elle importante pour toi ?

B. Lubat : Sans doute, c'est capital, puisque ce sont les dix années de ma vie où j'ai pu apprendre la musique en la jouant. Donc, ça me permettait de jouer à l'apprendre. C'était un processus, doux et profond à la fois, d'accession à la pratique musicale, à la pratique artistique. J'ai bénéficié de conditions absolument uniques et, puisqu'on parle d'habitude de "don", ça n'a rien à voir avec le don. Le don, c'est une vaste blague, ça n'existe pas. Ce sont des conditions socio-politico-affectivo-culturalo-gare-ton-vélo qui font que l'on a plus ou moins ceci ou cela, de maîtrise, ou de sensibilité à l'égard du son ou du rythme, des couleurs ou de la poésie. C'est l'expérience d'un monde social — je ne veux pas faire de passéisme — d'une

ruralité qui permettait des affrontements ou finalement la viande avait son rôle à jouer encore. Il n'y avait pas que la tête. Ceci dit, peut-être que le défaut de notre région, c'est d'avoir trop de viande et pas assez de tête."

"Saint Antonin aura tenu une grande place dans toute ma vie."
Jules Momméja

Dieu-Citoyen se trouve confirmé dans ses choix. Il a eu raison de vouloir expérimenter la mort définitive des paysans dans le Sud-ouest de la France et plus précisément dans le Tarn-et-Garonne puisqu'en cette fin d'expérience, un événement lié au secteur, va secouer tout le pays et bien au-delà.

Une petite retenue d'eau sur la rivière minuscule qui s'appelle Le Tescou a suscité une opposition qui s'est changée en fortes manifestations puis, une nuit, au cours d'affrontements avec la police, un jeune a reçu d'un militaire, une grenade offensive, et il en est mort. Le barrage de Sivens a fait couler beaucoup d'encre faute de pouvoir empêcher l'eau de s'écouler.

Pris plus que jamais dans quelques contradictions, **Le Bucolique** est contre ce barrage qui détruit des paysages pour dit-on, aider des paysans dont il ne veut plus.

Le lundi 17 novembre 2014, le ministre de l'agriculture, Stéphane Le Foll a reçu le syndicat des petits paysans, le MODEF favorable au barrage de Sivens. Retenir l'eau l'hiver pour pouvoir l'utiliser en période sèche relève du bon sens, si l'irrigation est raisonnée et raisonnable. L'irrigation doit être vue comme moyen de sécuriser la production, et non comme moyen de sur-intensification de la production. La vallée du Tescou est une zone plus sensible à la sécheresse, et l'agriculture du secteur est diversifiée, c'est pourquoi le MODEF soutient la création de cette retenue.

Le Bastard défend non pas la retenue d'eau (qu'il différencie du mot barrage) mais le type d'utilisation de l'eau qu'elle peut apporter. Les agriculteurs de la vallée du Tescou utilisent l'eau de cette petite rivière non pour faire de la grosse agriculture mais pour des petits champs de maïs de semences. En réalité la retenue d'eau intéresse les entreprises qui vendent le maïs de semences et qui exploitent beaucoup les petits paysans, en leur apportant une source de revenu assez sûre et de bon niveau. Donc une irrigation raisonnée et raisonnable est-elle possible ?

Sauf que les petits paysans qui font du maïs de semences apportent ainsi à d'autres les moyens de faire de l'agriculture industrielle des céréales, ce qui donne les « Quatre M » réunis à Mont de Marsan, les 11 et 12 février 2015.

Revenus pour deux jours, de Marrakech, Megève, Monte-Carlo ou Monaco ils tiennent le Sommet du végétal d'Orama¹. Ces grands céréaliers du monde d'aujourd'hui s'inquiètent un peu. Entre la mise en œuvre de la PAC (Politique agricole commune), les nouveaux règlements, le plan Ecophyto 2 et la volatilité des prix, ils craignent de perdre un M, faute de pouvoir assumer financièrement tous leurs rendez-vous dans leurs quatre villes fétiches.

Philippe Pinta, président d'Orama, craint que la nouvelle PAC ne leur laisse plus leur liberté d'entreprendre. Et comme nous vivons dans un monde où la première liberté c'est celle d'entreprendre...

¹ Orama regroupe l'Association générale des producteurs de blé (Agpb), l'Association générale des producteurs de maïs (Agpm) et la Fédération des producteurs d'oléoprotéagineux (Fop).

Le 6 février 2015, ce gradé a déclaré : « *A l'heure où l'exigence de compétitivité est devenue un mot d'ordre national des dirigeants du pays, les producteurs de céréales et d'oléoprotéagineux attendent des pouvoirs publics réalisme, confiance et hardiesse* ».

Les céréaliers toucheraient ainsi 85 € / ha d'aides en moins par rapport à leurs collègues allemands et même plus de 110 € / ha pour ceux situés en zone intermédiaire. S'ils touchent de telles sommes en moins, combien touchent-ils en fait ?

Bref, l'interdiction maintenue de cultiver du maïs Mon 810 et le plan Ecophyto 2 présenté le 30 janvier 2015 par le gouvernement, qui découle du rapport Potier, sont des entraves parmi d'autres à la liberté d'entreprendre des céréaliers. Et ils ne manqueront pas de la revendiquer tout au long du Sommet et en particulier auprès de Stéphane Le Foll, ministre de l'Agriculture, attendu le 12 février pour clôturer la réunion pleine de Gradés.

Dieu Citoyen a réussi son défi car il détourne à chaque fois toutes les questions vers celle du pouvoir industriel.

Dans un domaine, la France devance largement l'Allemagne. Il s'agit de la croissance du chiffre d'affaires des 10 premières coopératives agricoles françaises qui atteint 7,4% en moyenne entre 2008 et 2013, révèle une étude du cabinet d'audit PwC, publiée mercredi 24 septembre 2015. Soit plus que les 50 premières mondiales, dont la croissance moyenne est de 7% entre 2008 et 2013. La France est le pays le plus présent dans le Top 20 européen des dites coopératives.

Détruire les paysans par les coopératives agricoles, fallait y penser !

Désormais, sept coopératives françaises figurent dans le Top 20 européen en 2013. Résultat: la France devient le pays numéro un en Europe dans ce secteur. Au total, l'Hexagone pèse 28 % du chiffre d'affaires des 20 premières coopératives européennes, contre 23% en 2008.

Selon PwC, "cette performance s'explique en partie par un effet 'rattrapage', via la consolidation du secteur en France". Avec un chiffre d'affaires en hausse de 40% pour la période 2008-2013, les 50 premières coopératives agricoles mondiales se portent bien, tandis que les 50 premières entreprises agroalimentaires mondiales connaissent une hausse annuelle de leur chiffre d'affaires deux fois moins importante (3,8%).

Le cabinet d'audit explique que la croissance mondiale des coopératives est portée en particulier par "l'internationalisation des activités, le développement de marques fortes, l'innovation et le développement de filières inclusives avec d'autres acteurs privés et publics". Bref, l'agriculture est une industrie ! Et toute l'histoire de la disparition des paysans tient dans cette mutation !

Le Bastard Généreux poursuit cependant sa route. Avec **L'Exilé Consentant**, ils échappent à leur créateur grâce à **l'Historien** qui est venu les rappeler à l'ordre du mieux impossible. La culture leur permet de se réapproprier le passé à travers la culture des vaincus grâce à la célébration de cette préface écrite par Jules Momméja, le 16 Avril 1924, pour **les Contes Populaires de la vallée de la Bonnette** :

*"Plus d'une fois, je fus tancé dans mes jeunes ans pour m'être complu aux merveilleux récits de notre excellent valet de charrue, Père de Pensaire — un véritable rapsode — beaucoup plus qu'aux historiettes, fort bien intentionnées, certes ! et pas le moins du monde rabelaisiennes, de **Morale en action** et du soporifique **Simon de Nantua**.*

Du moins [à ce moment-là], maîtres et parents croyaient à l'existence de nos récits traditionnels, que j'ai entendu mettre en doute, plus tard par de DOCTES membres de nos sociétés savantes, bourgeois fort lettrés peut-être, mais qui n'ayant jamais vécu à la campagne, ignoraient tout de la vie rustique, et n'avaient que du mépris pour nos bons

cultivateurs. Le grand succès des **Contes populaires de Gascogne**, recueillis par Bladé les bouleversa : j'en fus le témoin sarcastique ... ils reconnurent que notre région avait ses épopées orales, aussi belles pour le moins que celles des pays germaniques publiées par les frères Grimm : mais ils n'osaient guère l'avouer : la suprématie de la science allemande était un tel dogme alors...

Les yeux s'ouvrirent enfin. On ne nia plus l'existence, ni même l'intérêt de nos traditions occitanes : mais on ne fit rien, au moins en Tarn-et-Garonne, pour les mieux connaître. Arguant des difficultés de la recherche, on se résigna facilement à persévérer dans leur complète ignorance.

Cette difficulté était réelle. Il y avait cent à parier contre un que le FOLKLORISTE des villes serait mal accueilli des campagnards auxquels il s'adresserait parce qu'ils ne pourraient pas mieux le comprendre que lui-même ne les comprendrait ! Si Jean-François Bladé avait si bien réussi c'est que, en plus de ses dons naturels, fils d'un petit notaire d'une toute petite ville, il avait dès son enfance, frayé avec les paysans, dont il possédait à fond la langue, les usages, les manies, le caractère, de sorte qu'ils étaient aussi libres et familiers avec lui qu'avec un congénère. Et pourtant Bladé affirmait que ce n'avait pas été chose aisée de saisir au vol les contes populaires de sa Gascogne lectouroise. « Les gens qui les savent disait-il n'aiment pas à les répéter devant les grandes personnes, surtout devant les FRANCIMANS... Cazaux lui-même, le parangon des conteurs, n'eut jamais assez confiance en moi pour me dire certaines histoires prodigieusement intéressantes parce qu'il craignait de paraître ridicule : pourtant comme tous les vieillards, il aimait les raconter, mais aux petits polisçons de Lectoure seulement !... »

Cher **Dieu-citoyen**, la vraie bagarre n'a jamais été entre **Les Bucoliques** et **Les Exilés** mais entre **les Doctes** et **les Folkloristes** ! Et ce n'est plus ni Tommaso, ni Jeanne qui parlent à présent mais **Le Cultivateur**.

L'Exilé pour appuyer **Le Cultivateur**, rapporte les propos entendus l'autre soir de la bouche d'un jeune sénégalais parlant français et fils d'un marabout :

— Mon père n'ayant pas totalement confiance en moi, il ne me raconte qu'une part de la tradition, le reste disparaîtra à sa mort.

Qui était Jules Momméja ? Né à Caussade en 1854, il meurt à Moissac en 1928. Enraciné dans sa région et dans l'art, Momméja deviendra un érudit original. Dès 15 ans, il publie dans le *bulletin de la Société Archéologique*, et à 17 ans dans le *Républicain du Tarn et Garonne*. Après une mission en Italie, de retour dans son beau Midi, il devient conservateur du Musée d'Agen. Vu sa passion pour sa région, pas étonnant qu'il ait été l'ami et le compère d'Antonin Perbosc, un autre personnage étrange dans la panoplie des autodidactes (il est le traducteur des *Contes de la vallée de la Bonnette*).

Jules Momméja se caractérise par un intérêt multiforme pour les réalités locales : diversité des époques (de la préhistoire à l'époque moderne) ou des sujets (d'Ingres à la langue occitane). Et toujours un tout : un républicain à l'esprit indépendant.

Le père de Jules Momméja, géomètre de profession releva des traditions en traçant des routes. Goût "traditionniste" qu'il tenait du grand-père de Jules, véritable maître à penser du futur historien, (nouvelle preuve que les traditions se transmettent en sautant une génération).

Jules, né dans la maison de son grand-père paternel à La Bénèche, commune de Caussade, avait un grand-père maternel qui vivait à Pousiniès, commune de Saint Etienne de Tulmont et lieu du mariage de son père. Dans les deux cas, les deux protestants militants racontaient, au bambin, de grandes histoires. Les grands-mères ne furent pas en reste comme nous le verrons. Jules a toute sa place dans ce livre puisqu'en 1884 et 1885 il obtint une médaille d'argent puis une médaille d'or au Comice Agricole de Caussade pour ses machines à ramasser les fruits, et

son semoir à maïs.

Plus que les pigeonniers, il admirait les structures des margelles de puits, dont une qu'il dessina avec son pavillon carré en bois, doté de quatre piliers assez artistiquement travaillés.

Voici son aquatique référence finale, écrite en 1914 quand pendant la guerre il continua un journal :

"Les pierres du gué sont donc à cette heure, pour moi le parfait symbole du peu qui me reste à moi-même de ma propre vie." (Les Pierres du Gué seront le titre d'un récit autobiographique).

Le gué se trouve sur la lère à Monteils, au-dessus de Caussade, et le gué, en rendant possible une traversée, est à fois contre nature (la rivière devient alors franchissable) et un produit de la nature (le pont, symbolise l'intervention technique des hommes).

Avec Jules Momméja, la culture paysanne devenait aussi évidente qu'elle était inexistante pour Tommaso (pour Jeanne toute culture n'était que culte). Culture qui tournait autour des fêtes comme le disent tous les témoins, et en voici une qui s'appelait la fête du cochon. Elle permet à *Exilé* de s'écarter un peu du monde strictement paysan et strictement méridional (le monde de J.M.) puisque la parole est donnée à un ouvrier lorrain le sympathique Marcel Donati :

« Le moment venu, mon père sollicite l'aide de trois ou quatre voisins. Ils sortent la bête de sa baraque, il faut croire que le cochon pressent son sort funeste, car il refuse d'avancer. Qu'à cela ne tienne, tout est prévu. »

Oui, *l'Exilé* admet que le cochon puisse pressentir sa fin. D'autres observateurs des animaux disent la même chose des bœufs. La bête lit-elle sa fin dans le regard angoissé de ceux qui l'aiment bien, et s'apprêtent à la tuer?

Jean Cazalbou le Pyrénéen fera une description plus détaillée de la cérémonie :

« Le rituel va s'accomplir. Le chef de maison fait sortir le cochon de la soue pendant que dans la cour, ou surplace, le maître tueur et ses aides préparent la table d'immolation. »

Pour Cazalbou cette fête a des caractères "divins" et il le marque par le vocabulaire : 'le sacrificateur', 'le cérémonial bien ordonné', 'le défunt', 'la deuxième partie de la solennité' ... Fête de la tradition. Fête de tous, grands et petits. Fête triste par les cris du porc et gaie par la nourriture qu'elle apporte. Vision 'grasse' du monde paysan qui nous sort des lamentations sur ses misères.

Même en Louisiane où encore 1975 des habitants se retrouvaient pour faire la fête autour de la mort du porc et la folkloriste C. Saucier indique :

« Voici comment autrefois, les femmes faisaient le boudin. Elles coupaient les boyaux de deux pieds de longueur, les vidaient, les lavaient, les tournaient à l'envers avec un petit bâton puis les mettaient à tremper dans de l'eau avec du sel et du vinaigre. Dans la cuisine il fallait décailler le sang avec des petites épluchures de maïs. Dans le sang on verse du lait, du riz cuit, le gras enlevé des boyaux, du poivre, du sel, du thym, des queues d'oignons hachées en petit morceaux et du persil. »

A chacun ses variantes pour le boudin.

A chacun ses variantes en matière de culture paysanne. Celle de Jaurès est très belle.

Chez *Omnibus* Jean-Pierre Rioux a publié, sous le titre **Rallumer tous les soleils**, des écrits de Jean Jaurès. Tout commence par la lettre ci-dessous. Jaurès à 21 ans, il est en vacances à Castres, sur la ferme familiale et il écrit à un élève de l'Ecole Normale Supérieure. Sur les grands sujets philosophiques du temps ? Pas du tout, il écrit sur le chant des grillons ! Cette lettre et les suivantes à son ami, confirme de belle manière l'incalculable livre de Rémy Pech, **Jaurès paysan** publié chez Privat. Un livre qui, par le titre lui-même, ne pouvait pas être accueilli avec enthousiasme par la critique. L'historien Rémy Pech a plus écrit avec son cœur qu'avec son savoir, même si tout un savoir précieusement accumulé y est au service du cœur.

L'histoire de France mériterait tant d'être révolutionnée ! Mais les chemins tracés sont toujours plus faciles que les sentiers pierreux.

A M. Charles Salomon, élève de l'Ecole Normale supérieure,
à l'hôtel de la Providence, à Contrexéville (Vosges).

La Fédial, le 23 août (1880).

Mon cher ami,

(...)

Ces jours-ci, j'ai couru à Castres, de marché en marché, et de restaurant en restaurant, pour vendre notre petite récolte d'avoine. Je coupais court à toutes les ruses et à toutes les finesses des marchands : « Vous savez, je n'y entends rien ; dites-moi du mal de mon avoine : ça m'est égal, j'en veux tant. » On me l'a achetée au prix que je demandais ; il est vrai qu'il était modeste. C'est que, vois-tu, les temps sont durs cette année pour les vendeurs : il y a dans le pays une telle profusion de toutes choses que tout est à vil prix.

Les greniers, les marchés regorgent de blés superbes et d'avoines. La montagne nous inonde de son seigle et roule sur le pays plat une avalanche de pommes de terre ; les fruits se donnent c'est permis au passant de secouer les pruniers et les pêchers ; ramasse qui veut. Les vignes promettent beaucoup ; on boira du vin, mon ami, et de la gaieté à plein verre dans notre beau Midi. Les maïs, dont on n'a pas encore coupé le beau panache jaune, me dépassent la tête de deux pans ; quand je les traverse, il me semble que je suis en pleine forêt. Le soir, quand la lune se lève et qu'il fait un léger souffle, il en sort une odeur forte et saine qui réjouit la poitrine...

Me voilà donc agriculteur. Je n'ai pas mis pourtant la main à la charrue : j'ai bêché un peu dans le jardin, mais je dois avouer humblement que, pour un paysan, je sue trop vite. Je me promets pourtant de tracer quelques sillons ; il sortira de moi quelque chose, blé, avoine ou maïs ; j'aimerais mieux que ce fût du blé je serais un des nourriciers de l'espèce humaine. Il est vrai que jusqu'ici nos vaches ont surtout travaillé à l'aire pour battre le grain : c'est en automne, une fois les maïs coupés, qu'elles feront les grands travaux de labour, et alors, avec les journées moins chaudes, je commanderai à l'ombre d'agrandir mon geste jusqu'aux étoiles.

(...)

[Le soir], Le plus souvent, nous nous asseyons en famille devant la porte ; et, à peine le soleil est-il couché, que des milliers de grillons font comme nous, ils montent de leur trou, et se mettent sur leur porte pour prendre le frais. Ils sont si heureux qu'ils font une musique à n'en plus finir ; et pourtant, chose curieuse, le rythme de leur chanson a une tournure mélancolique. Je pense que c'est parce qu'il n'est pas assez varié ; il en est de même des chansons de nos paysans : ils traînent longtemps sur la même note, ils prolongent le même air, en sorte que leurs chants d'amour ou de gaieté, quand ils se répondent le soir dans la plaine, d'un champ à l'autre, ont toujours quelque chose d'un peu triste. Voilà les graves problèmes que j'agite et que j'emporte au lit avec moi ; je dors près de la grange, et il y a toujours quelque grillon perdu dans les fourrages secs qui me berce du bruit monotone de sa chanson. En somme, je passe des journées peu accidentées, sans une minute d'ennui, et avec une multitude de petites joies, et, si je retranche deux ou trois soirées de migraine, je puis dire que j'ai été jusqu'ici parfaitement heureux.

Je trouve qu'il n'est rien de plus sain pour l'esprit que quelques mois de campagne : pour

l'esprit et pour le caractère. Dans cette demi-solitude, on se guérit à peu près de toutes les petites préoccupations d'amour-propre, on n'a plus personne avec qui lutter ; on songe à bien vivre, à bien penser, à bien agir pour son compte, sans vouloir faire mieux que les autres ; on vit d'une manière à la fois plus personnelle et plus désintéressée. On a pour soi, pour ses rêves, pour ses espérances, pour ses ambitions, toute l'étendue de l'horizon, et toute la hauteur du ciel. Pour moi, qui ai un grand plaisir à vivre avec mes camarades, j'ai un plaisir nouveau à me les rappeler : les petits travers ou les petites prétentions inévitables qui, dans la vie en commun, gênent et agacent parfois, s'évanouissent à distance dans une sorte d'air pur et de souvenir embelli. Je ne retiens d'eux que ce qu'ils ont de meilleur, les qualités particulières de leur caractère et de leur esprit, et je me plais à les faire causer ainsi dans ma mémoire, avec abandon et sincérité ; et en vérité je suis heureux quand je songe à tout ce qu'on pourrait cueillir de bon à l'Ecole. J'ai rêvé quelquefois, dans mes heures d'ambition littéraire, qu'une sorte de dialogue libre, où chacun de nous exposerait et défendrait, avec le tour particulier de son esprit, ses idées en littérature, en politique, en morale, en philosophie, offrirait quelque intérêt, et je me proposais d'être le secrétaire ; mais pour le moment il y a autre chose à faire, et d'ailleurs tous les vents qui passent m'enlèvent un projet pour m'en apporter un autre. Mais le sanscrit tient toujours : là-dessus je suis ferme comme un Turc.

Je compte d'ailleurs sur toi pour me soutenir dans mes rares moments de défaillance. Mais ne pensons pas encore au sanscrit, car pour cela il faut penser à l'Ecole, et je n'y veux pas songer encore. J'espère, mon cher ami, que le séjour à Contrexéville aura rétabli ton père, à qui je te prie de présenter mes respects ; et je suis sûr qu'un petit tour en Suisse va réparer tout l'ennui du parc terreux et fiévreux où tu auras languì quelques jours. Maintenant, j'attends de toi, après tes excursions en Suisse, un petit journal de voyage je te promets la même exactitude que cette fois-ci. Promène-toi, amuse-toi. Je te serre la main.

Ton ami de tout cœur, Jean Jaurès. »

La mort des paysans devient une mort sociologique mais l'histoire a sa revanche, sa revanche par la culture qui est à la culture ce que la chanson est à la musique. Jaurès a totalement raison quand il écrit : « il en est de même des chansons de nos paysans : ils traînent longtemps sur la même note, ils prolongent le même air, en sorte que leurs chants d'amour ou de gaieté, quand ils se répondent le soir dans la plaine, d'un champ à l'autre, ont toujours quelque chose d'un peu triste. ». Le Franciman ne peut comprendre...

Là où passe le Franciman se surpasse l'art du carcan.

Dans le texte de Momméja, ***L'Exilé*** ayant surtout appris à lire les absences, note celle du mot culture. Autrefois, on était simplement "lettré" et maintenant, Dieu sait comment, on est devenu cultivé. Pour ce faire, rien de mieux que de nier aux paysans tout savoir. Courbés qu'ils étaient, la face contre terre, comment auraient-ils pu se consacrer aux plaisirs de la fête, de la danse, du conte, de la musique, du théâtre etc.

Les méchants diront que Renaud Jean ne s'est cultivé que quand il était malade ou en prison, et pour chercher quoi ?

«Je ne peux lire Jacquou le Croquant qui m'aurait intéressé pendant des journées par le rapprochement de ses vieux mots et de notre patois gascon.»

Écrit-il, de sa prison, à sa mère en 1940 !

Rapprocher des vieux mots !

Deuxième évidence dans le texte de Momméja : « on n'avait que mépris pour nos bons cultivateurs ». Malheureusement, personne ne pouvait condamner les lettrés puisque, en retour, les paysans eux-mêmes se complaisaient dans un mépris inversé. Alors que chez Grimm ...

Oui, la France élégante et la terre savante étaient incapables de se rencontrer.

Cherchons pourquoi, pourquoi justement en France cette tendance ?

Pourquoi des paysans d'ailleurs ont-ils fait part, plus ou moins, de leurs contes ?

— Ils n'avaient pas de Francimans lance ***L'Exilé*** en guise de réponse provocatrice.

Le Franciman, citadin comme personne, joue en effet la carte d'une fragmentation "intelligente" de la culture. D'un côté, il enferme le travail de la campagne et de l'autre, il déroule le tapis rouge aux activités citadines, où le travail se change en moyen d'accès aux loisirs : le café, le sport, le cinéma, la salle de bal et moins souvent, le musée ou la bibliothèque. Le citadin soigne la façade, surtout celle sur la Grand Rue (ah! quel livre ne faudrait-il pas écrire sur l'architecture paysanne face à l'architecture citadine !). Si parfois, il habite le faux-bourg, alors il soigne aussi un petit jardin (une réminiscence). Mais il appartient corps et rêves à la ville ou au village (on ne dira jamais assez que les deux sont identiques dans les pays à habitat dispersé).

Face à la coupure citadine travail/loisir, le paysan, qui ne peut rien dire au franciman, a une vie unie autour du travail. Rien à voir avec aucune fragmentation. Entre son logement et son travail, ses heures de fête et ses heures de production, entre ses rythmes et ses mouvements, ses gains et ses pertes, tout tient au même fil. Seule la religion, en instituant le Dimanche, brisa en partie le tableau. Sauf que le repos du Dimanche renvoie au vin et au pain.

Donc le grand-père paysan parle au petit polisson pour que l'engendrement des générations ne se brise pas, pour que la toile ne se déchire pas, pour que la fibre ne se perde pas. Le monde à naître ne peut faire l'impasse sur la culture, une culture s'engendrant par la vie, face à celles s'héritant par le centre, par les ordres, par les catégories, et les religions.

La culture paysanne, en prenant le temps, s'est adaptée à la République, puis aux Radicaux, aux Socialistes ... Elle est généalogique. Sans paysans, toute la généalogie se brise !

Même si le texte suivant est un peu long, même s'il nous renvoie en cette terre agricole

originale qui s'appelle La Bretagne, Le Cultivateur souhaite le présenter comme preuve de cette vision de la généalogie. Il s'agit de trois générations dans une ferme bretonne, en janvier 1938, présentées dans le journal **Regards** (plutôt communiste) par Stéphane Manier.

« TROIS GÉNÉRATIONS AUTOUR d'une FERME BRETONNE

LA ville posée sur un mamelon, avec ses lumières étagées semblait avoir été taillée dans le roc. Parce que le vent venu de la mer et des étendues sans obstacles la heurtait avec rage et sifflait dans les rues, le souvenir des légendes bretonnes visitait l'imagination

Le café, bien clos, nid de confort creusé dans l'hiver déchaîné, gardait encore, avec une patience toute provinciale, des clients aux gestes mesurés L'un d'entre eux me reconnut. J'étais passé par là un an plus tôt.

— Savez-vous, me dit-il, que le petit Guégan est maire de son village depuis six mois ? Il a succédé au vieux qu'est mort tout d'un coup en novembre, avec les dernières fleurs.

Je n'avais pas oublié Guégan, un jeune Breton. On menait alors la bataille aux élections de juin avec une sorte de passion sauvage et véhémence, il était à, ce moment-là, conseiller municipal d'un petit bourg de quatre cents habitants.

J'allai le voir le lendemain. De loin, j'aperçus, perdue entre quelques arbres dépouillés, sa petite ferme.

— Jean va venir. Il est allé faire un tour à la mairie, me dit son père.

— Je vais à sa rencontre, annonçai-je.

Je n'eus pas besoin d'aller jusqu'à la petite maison humide, revêtue de chaux, qui sert de mairie au village. Un cycliste avançait sur la route trempée, l'air d'un gros oiseau au vol lourd avec sa pèlerine noire et son léger déhanchement. C'était M. le Maire : un garçon de vingt-six ans. Il me reconnut. Je retrouvai son curieux visage au front dur, aux yeux bleus : l'honneur de diriger sa commune n'avait pas effacé l'inquiétude de son regard, ni cette extraordinaire timidité qui embarrassait sa marche et désarticulait sa diction. Il s'était décoiffé, par déférence pour l'homme venu de Paris. Mais il souriait avec contentement, heureux de pouvoir parler un peu.

Ce fut d'abord une déclaration confuse qu'il me fit, où se bousculaient trop d'idées. Elles déboulaient du fond de son esprit fiévreux.

— La guerre? Vous croyez... L'Espagne ?.- Moi je n'ai pas confiance dans l'Angleterre. Vous savez que l'Allemagne achète des chevaux et des cochons par ici. Comme en 1914, dit mon père. Vous comprenez, ça va mieux maintenant, on vend un meilleur prix. Alors, par ici, chacun voudrait bien goûter un peu à la paix. Mais on ne voit personne; personne ne vient nous rassurer, nous, les paysans.

Soudain, peut-être à cause d'une abondance de pensées dont il éclatait faute d'éloquence facile, ses lèvres se mirent à trembler. Excédé ? Par quoi ? Emu seulement je crois, de se confronter, lui si perdu dans la lande, avec un monde de difficultés.

— Je voudrais, balbutiait-il, je voudrais vous écrire tout ce qu'on dit par ici. C'est un peu, comme si, comme si d'être mieux nous faisait sentir notre mal. C'est neuf, vous comprenez. On a beaucoup souffert avant. Quand on souffre on se tait. Maintenant qu'au village ça reprend, on lève la tête, on regarde au loin. Et c'est encore des menaces, des menaces.

— Mais pourquoi es-tu si ému?

— Ce n'est rien, dit-il. Un peu de fatigue. A cause des réunions, et de toutes les idées qui vous traversent, et de toutes les questions qu'on me pose...

La municipalité de ce village breton est d'une assez curieuse composition : elle est née sous le signe de la défense locale et comprend vingt-quatre membres, jeunes et vieux, j'allais dire d'opinions diverses. Sauf pour quelques-uns au parti déjà pris, plusieurs d'entre eux subissent encore l'influence du passé. L'union s'était faite il y a trois ans, autour d'un programme de défense devant la crise. Chacun gardait ses convictions, dame, mais il fallait s'entendre et s'unir pour mettre en commun les moyens de produire : achat de semences, crédits, location de machines, transports des marchandises.

D'abord, on avait surtout obéi à l'allant des jeunes, c'est aux jeunes que les initiatives étaient confiées. Tout cela en dehors de la politique. On n'en voulait plus, de la politique. Bien sûr. Chacun son opinion, pour soi, et ensemble pour se défendre et vivre. Ensemble? Oui Les décisions ont toujours été prises à l'unanimité. Tout de même, c'est Guégan qui me le fait comprendre : se défendre, c'est choisir. Il a bien fallu approuver ou désapprouver des mesures. L'opinion de chacun, chacun croit qu'il la garde. Insensiblement elle s'est modifiée. En fait, le petit village a maintenant opté.

Jean Guégan est socialiste. Ses deux adjoints communistes. Les 21 autres sont des sans parti. Une chose, une seule les trouve résolu : travailler donne le droit de vivre. Et c'est armé de cette conviction qu'ils ont élu, pour succéder à un "blanc de Bretagne", un jeune bleu. Seulement, leur inquiétude reste ouverte. Guégan, ils le connaissent. C'est un fils de leur terre dont ils sont fiers. Eux, partisans ou sans parti, sont rudes à la besogne, comme Guégan. Seulement, si ce qu'on dit dans les journaux est vrai : Guégan n'est-il pas trop audacieux?

Et chaque jour, ils assaillent de questions politiques leur jeune maire. Guégan lit beaucoup de livres, il doit tout savoir. Et Guégan se sent parfois écrasé par tant de responsabilités.

Je suis entré dans la petite ferme familiale avec Jean Guégan, cultivateur. Surprise. De l'extérieur, l'aspect était pauvre. La ferme possède deux vaches, un cheval, quatre cochons et peu de terres. L'intérieur est d'une propreté méticuleuse. C'est le grand souci de Jean : l'hygiène. Il veut donner l'exemple.

On a peint les murs et parqueté le sol. Il y a des rideaux aux fenêtres.

Jean Guégan, le tourmenté, me présente a son père, un homme de cinquante ans, petit de taille, trapu, les sourcils fournis, l'air candide et bon ; à sa mère, un peu plus grande, qui a, sous la coiffe, visage fin et regard vif, presque jovial Le père lui a troqué le costume de ses ancêtres contre un solide complet de velours à côtes, moins cher et solide à l'usage. L'accueil a été simple, cordial. Et déjà mon couvert est sur la table. Je ne peux pas refuser. Je ne le dois pas. Puisque je suis un ami et "qu'il fait faim, par ce temps".

Jean Guégan, gentiment fier de l'intérêt qu'il suscitait cherchait avec beaucoup de prudence à m'avouer quelque chose. Par hasard, je lui posai cette question.

— Si vos affaires sont meilleures, Jean, vous avez dû acheter des livres ?

Son visage s'éclaira. Il eut presque un mouvement joyeux à l'idée de pouvoir me présenter sa bibliothèque. Je l'avais connu très amer, très aigri un an plus tôt. Toute sa souffrance, celle de sa famille, tournait alors autour d'une dette de mille deux cents francs, un déficit que la petite ferme traînait comme un boulet, qui tuait joies et profits.

— Notre sordide matérialisme, éclata soudain Guégan, au rappel de cette dette aujourd'hui liquidée, par fierté, pour n'avoir « rien à se reprocher ».

Guégan m'emmenait vers sa chambre : une ténacité, fort coûteuse. Dans la petite bâtisse de pierres, il n'y avait jadis qu'un rez-de-chaussée, où l'on vivait tant bien

que mal, afin de réserver le plus d'espace et de soins possible à la terre, au bétail, à la basse-cour.

Au-dessus du rez-de-chaussée, le grenier pour les grains, les fruits, les pommes de terre : ce qui d'une récolte, se conserve.

Là, Jean, le fils aîné, a organisé en engageant deux cents francs de frais, une chambre où il peut lire et méditer. Mon regard se porte aussitôt sur une étagère lourde d'une quinzaine de livres.

Au mur, des portraits d'hommes politiques : trois chefs synthétisent ici l'adhésion de Guégan, non pas à un parti, mais à un mouvement de masses : HERRIOT, Léon BLUM, Maurice THOREZ. Au-dessus du lit, un crucifix. Au-dessus du crucifix, Jean JAURES.

Dès lors, notre conversation s'intensifie, devient dense. Chacune de mes questions fait surgir des réponses brèves.

Jaurès ? Une admiration quasi mystique.

Pourquoi Herriot et non Chautemps ? Jean Guégan a une courte hésitation s'il lui faut expliquer ses préférences.

— A cause de la République, vous comprenez.

— Pourquoi est-il entré au parti socialiste ?

— En attendant, dit-il. On ne peut pas aller d'un seul coup aux extrêmes. Faut d'abord comprendre.

Ses livres ? Je me souviens avoir vu : le beau livre de Renaud Jean sur la terre soviétique, le « Droit à la paresse » de Paul Lafargue, « Les Chouans » de Balzac, un traité de mécanique agraire, le « Discours à la jeunesse de Jaurès, un "Karl Marx" de G. Deville.

Une chose le révolte : le prix des livres.

Il tremble du désir d'en acquérir d'autres, mais il m'explique :

— La ferme est petite, elle rapporte peu. Quinze ou dix-huit francs pour nous, c'est une somme. J'écris aussi, me dit-il. Ça ne vaut pas grand'chose, mais dans notre solitude nous pensons beaucoup. Ecrire, ça met un peu d'ordre dans la tête.

Il a deux préoccupations constantes : l'équilibre budgétaire de sa ferme, et ensuite, en second lieu, après la besogne, la culture.

Il se dirige par esprit critique, à tâtons, avec des bouffées d'enthousiasme ou de colère. Il a une soif effrénée de comprendre, car comprendre l'apaise.

Parfois sa bouche se crispe. Une haine généreuse est en lui. Il a reçu comme un affront cette phrase d'un député châtelain de Bretagne : « Mes électeurs ? Une seule chose les intéresse : savoir s'ils vendront leurs cochons un peu plus cher. »

Il grommelle :

— Bien sûr. Celui-là est millionnaire. Si je vends mieux mes cochons, je peux être plus propre, avoir des livres, étudier nos problèmes. Est-ce que ça empêche l'idéalisme ? Est-ce que ça empêche. Au contraire. Ne plus craindre la misère, ça libère l'esprit. Vous ne croyez pas ?

A son tour, il m'interroge :

— Est-ce que la société pourra devenir plus juste sans qu'il y ait du sang versé ? Est-ce que la guerre est inévitable ? Est-ce que la petite propriété doit disparaître, et si elle disparaît, que deviendront les paysans ? Travaillerons-nous pour la réquisition ou pour l'échange libre des produits ? Le mot réquisition le tourmente.

Par la fenêtre, j'aperçois un tout jeune homme qui rentre, fourche sur l'épaule.

— Mon frère Pierre, me dit Jean. Il a quinze ans.

— Votre frère ?

— Il ne me ressemble pas. Personne ne peut l'influencer. Il se confie peu. C'est un rude.

— Vous ne l'avez inscrit à aucun groupement ?
— Si. Je lui ai donné un conseil. C'est le seul qu'il a suivi.
— Lequel ?
— Être communiste.
— Mais je croyais que vous...
Jean Guégan m'explique le plus naturellement du monde :
— Il a quinze ans, moi vingt-six. Si je suis socialiste, il faut qu'il soit communiste. A cause des étapes.
Je suis un peu stupéfait.
— Une idée à moi, fait Jean. Et puis, c'est dans son caractère.

On nous appelle à table. Pierre Guégan, blond lui aussi, a un visage poupin et tavelé, un air tranquille, et ma visite ne le trouble pas. Il n'en est ni surpris, ni tourmenté. Je viens de Paris ? Ah ! bien. Rien, semble-t-il, ne saurait le surprendre.

Pendant le repas, le père et le fils aîné me posent lentement des questions. Je conte quelques souvenirs sur la Bretagne terrienne d'avant-guerre. Elle est aujourd'hui méconnaissable. Mystique, oui. mais tellement rajeunie, et soudain, par îlots, si proche de la vie moderne, si ouverte aux idées. Là où s'éteignent les superstitions s'allume l'enthousiasme.

Le père tire sur sa moustache, boit un coup de cidre, puis confesse :

— C'est la guerre qui nous a changés. On était ensemble dans la tranchée, ceux des villes et ceux des campagnes.

Jean Guégan, le jeune maire, écoute, fronce ses sourcils, plisse son front et déclare :

— Nous, les jeunes, c'est la crise qui nous a éduqués. Quand on souffre. il faut bien savoir d'abord où est le mal. Après seulement on cherche les remèdes.

Pierre Guégan, l'adolescent encore joufflu, à démarche crâne, est venu me montrer la route qui mène à la ville. Il n'a pas quitté son air imperturbable. Il ne me pose aucune question. C'est moi qui l'interroge. Il ne se dérobe pas non plus.

— Que fais-tu, à part la culture, Pierre ?

— Du sport. Du vélo. Par Ici c'est le vélo. Mais.

— Mais ?

— On voudrait pouvoir jouer au football.

Je pressens des revendications. Les jeunes du village, «les moins de vingt ans», auraient-ils un programme à soumettre au jeune maire, leur aîné déjà ?

— On a demandé, explique Pierre, une salle des fêtes et un stade.

— Ah ! Vous les avez obtenus ?

Ici, un peu de mépris juvénile :

— Ils discutent depuis des mois, rapport aux prix. Mais nous on est prêts.

— Prêts ?

— Le fils à Guillon qui sait dessiner a fait les plans.

— Quel âge a-t-il, le fils à Guillon ?

— 17 ans.

— Ton frère doit sans doute vous soutenir ?

Une hésitation.

— Mon frère, oui. Mais il a beaucoup d'idées, alors...

J'essaie de deviner sous les mots, le reproche informulé par le jeune bâtisseur. Le frère est-il hésitant, versatile ?

— On l'aime bien ici, Jean, ajoute Pierre. Il est dévoué, mais il est un peu rêveur. Et ça ne le laisse pas en paix, tous ces rêves. »

Stéphane MANIER a su écouter et retranscrire, avant de juger, dénigrer ou célébrer.

Le Bastard précise que le citadin franciman se trouve aussi bien à Saint Antonin, à Brest qu'à Paris. En Aragon, comme en bien d'autres endroits du monde, les paysans vivent au village (là intervient la différence ville/village qui n'est plus une rupture) et le soir, aujourd'hui encore, ils se retrouvent avec les autres habitants, au bar ou sur le *paseo*.

Autrefois, à Saint Antonin comme dans les autres cités du Midi, sur la Promenade, déserte maintenant, les kiosques à musique jouaient pour des passants nombreux. Quand le soir, les citadins s'y rencontraient, les paysans des alentours en étaient absents, à Saint-Antonin plus qu'ailleurs car une distance sérieuse sépare la cité de "sa" campagne, distance géographique doublée d'une distance religieuse (les deux faits s'étant peut-être épaulés). La seule rencontre entre les deux mondes se déroulait les jours de foire et de marché.

Le Franciman, qui ne veut rien dire au paysan, même quand il parle patois, a uni sa vie autour des droits universels de l'homme. En tant que gradé enraciné dans l'amour de sa propre gloire (si par cas il vit à la campagne, il devient un bucolique) il fabrique **Le Provincialisme**. Pris entre son devoir universel et sa nature parcellaire (retour de la parcelle dans la face du **Gradé**), il suffira que les autres adoptent SA parcelle comme référence du monde ENTIER, pour éliminer la contradiction qui le ronge. Il ne vante son clocher que pour mieux célébrer ses prétentions.

Le Franciman en rajoute un peu sur son mépris des cultivateurs pour soulager son intermittente mauvaise conscience. Les paysans symbolisent pour lui l'art du carcan. Carcan de la campagne sur la Ville, des cultures sur la Culture. **Le Franciman** vient de décréter la langue française en danger de mort, face à l'anglais, après avoir décrété la mort des langues véhiculées par les paysans. Carcan de Paris sur les provinces. Que de poudre aux yeux ! Si la Ville surpasse la campagne, alors il faut supposer qu'une ville lui est supérieure jusqu'à devenir un phare divin, la ville-capitale.

La réplique de Jules Momméja au **Franciman** mérite d'être connue dans son entier à travers sa préface au travail sur les chants de la région de Caussade.

« Descendant d'une longue lignée de probes cultivateurs né au milieu des champs que leur charrue avait opiniâtrement fécondée pendant plus de deux siècles, ayant vécu mes premières années dans un milieu vraiment agricole, assez loin de la ville, entouré et choyé d'infatigables pieds-terreux, bordiers, valets de ferme n'étant jamais allé à l'école, mais emmagasinant dans leur cervelle tenace toute la sagesse traditionnelle des ancêtres, toutes les traditions toutes les croyances et superstitions dont les cadurques leurs pères avaient hérités des primitifs habitants du pays, j'aurais dû connaître d'enfance tous les chants rustiques dont je suis devenu si friand plus tard, et pourtant c'est dans une ville, dans une grande ville du pays des francimans qu'ils me furent révélés tant il est vrai qu'on n'apprécie complètement son propre pays que lorsqu'on en est loin. C'était un soir de novembre, dans la cantine du 137ème de ligne à Nantes, nous étions une bonne quarantaine de jeunes soldats venus du Tarn et Garonne fort occupés à nous étourdir quand soudain, un gras compagnon un peu saoul se mit à chanter "Quand lou bouyé... »

Le silence se fit aussitôt. »

Par effet pervers, **Le Franciman** permet au paysan de découvrir la richesse de son propre pays ! L'expérience de Momméja se découvrant méridional au dessus de la Loire, se répètera des milliers de fois. Tel instituteur après un passage au centre de la France, deviendra un valeureux défenseur de la cause occitane. Telle professeur d'anglais ira jusqu'aux USA pour

découvrir le mal du pays, et deviendra une douce et merveilleuse chanteuse occitane. Tel employé des PTT naîtra au même désir en Afrique. Dans une France, où chacun à son camp, le plus souvent ceux là même qui choisiront le camp occitaniste, à cause de l'adversaire, se garderont bien de réfléchir sur ce phénomène, le refoulant comme ils refoulaient leur honte avant de franchir "le gué".

Que ce soit ici une chanson qui secoue définitivement le jeune Jules, ne doit pas nous étonner. Que cette chanson soit celle où le laboureur revient de son travail ajoute encore au symbole. Le laboureur représente le paysan dans toute sa grandeur, sa dignité et sa force. Même aujourd'hui, sur un tracteur immense, il y met tout son génie qui se lit dans la régularité des sillons et dans leur profondeur appropriée. Sillon après sillon, comme d'autres traversent la page, ligne après ligne, il creuse encore la terre et tant pis pour le temps.

Voici le chant du Bouvier, si connu :

LO BOYÉ (I)



Quan lo bo yè ben de lau — ra, Quan lo bo —



yè ben de lau — ra,, Plan ta soun a — gu — lha —



da. a e i o u Planta soun a — gu — lha • da.

Troba Joana al pè del foc,
Tota despandrolhada.
Se n'ès malauta, digas oc,
Te farem un poutatge;
Ab una rava e un caulet
Una l'auzeta magra.

Voici la réplique, plutôt ironique, finalement plaintive :

Quan sera y morta, rebond— me (enterre— moi)

Al pus priou de la cava;

(I) Voir **Les chants populaires du Bas-Quercy**, par Emmanuel Soleville. — Les vieux chants populaires, recueillis en Quercy, par Jos. Daymard.

Et cette chanson me renvoie à une étude faite par Alain Mariet cherchant à comprendre le refrain qui est la suite des voyelles. Et en suivant bien les paroles on se demande alors pourquoi sa femme est débraillée. Le laboureur est là mais sa femme aussi, la poitrine à l'air ! Il existe beaucoup de variantes pour exprimer en occitan cette poitrine à l'air.

Une tradition voudrait qu'elle ait été victime d'un viol causé par les soldats de l'inquisition. D'autres préfèrent penser qu'elle est sous le coup d'une ivresse.

L'Exilé consentant se souvient de la présentation du petit livre faite par Alain dans le village de Bourret autour d'une coque des rois.

Renaud Jean vécut aussi à l'étranger une expérience l'incitant à honorer sa chère Gascogne. A Moscou, au cours d'une rencontre de l'Internationale communiste, un soir tard de 1922, une

de ses réflexions déplut à Trotsky qui répliqua :

"Croyez-vous que nous achetons des militants comme vos paysans maquignonent les porcs sur les champs de foire ?"

Renaud Jean se leva et sortit. Par la suite, Trotsky s'excusa par une lettre et Renaud Jean lui répondra : « *Je n'ai pas accepté le ton sur lequel vous m'avez enjoint de m'asseoir et encore moins les termes que j'ai jugés méprisants, employés à l'égard du paysan que je suis* ».

Trotsky avait parlé comme un **Franciman**.

Aux éclairés la lumière ; aux aveugles les ténèbres.

Le Franciman (version Bucolique qui s'assume mal) fut doté d'un appui connu, *L'Eclairé* (version Gradé qui s'amuse mal, même en rendant les paysans absents).

Avec "les lumières", le statut du livre prit une tournure aussi sacrée que le statut de la ville ; le livre progressiste (de *L'Encyclopédie* jusqu'à *l'Histoire du Languedoc*) se voulant empire au moins égal au livre religieux (*La Bible*) installé au rang d'adversaire suprême.

Bref, Les Laïques contre La Religion. Ce type de culture de l'écrit saccagea les traditions orales rejetées dans l'ombre, l'archaïque, l'inutile et, de tels rejets ne s'épuisant que dans leurs limites, les traditions furent totalement niées.

Accéder à la culture écrite demande un effort considérable parce qu'elle n'est pas en continuité avec la parole comme l'est la culture orale. Plutôt que de fixer les enjeux précis de cet effort particulier, les méthodes d'apprentissage de la lecture ont préféré imaginer une suite logique entre ce qu'on entend et ce qu'on écrit : la vraie rupture (écrit/oral) se voyant masquée par plusieurs fausses ruptures : la technique pour apprendre renvoyant à plus tard la pensée de ce qu'on apprend ; l'innée de la parole contre les difficiles acquis de la lecture.

Que pouvait y comprendre l'enfant fragile ? Dans les faits, entre le fonctionnement de l'oral et de l'écrit existe un ravin ruineux qui ne doit pas faire oublier les fondements communs d'une culture. Ne serait-ce que le sens de lecture et d'écriture ! Maintenant qu'on veut faire écrire les enfants de plus en plus tôt, les enseignants constatent combien ils admettent difficilement notre sens de l'écriture. "Naturellement" ils adoptent le sens arabe, et écrivent de droite à gauche.

Bref, *L'Eclairé* a valorisé à outrance la culture écrite avec les deux conséquences qui en découlent. D'une part la culture orale fut rejetée par les lettrés ; d'autre part les "bons cultivateurs" imaginèrent eux aussi que l'écrit portait toute la culture, aussi, surtout les plus progressistes, ils se laissèrent longtemps hypnotiser par l'homme capable de lire. Cette machinerie proprement infernale enferme dans la honte, ceux qui veulent sortir de l'hypnose, car par effet inverse, le paysan français, conscient de sa culture orale, jugera mal le livre progressiste, ce qui facilitera la tâche du réactionnaire des villes et des champs, soucieux de valoriser les aspects les plus rétrogrades de cette culture orale. En retour, ce fait confirmera des paysans dans leurs choix passésistes.

Quels sont ceux qui ont tenté de briser ce cercle vicieux ?

Le paysan progressiste, pour ne pas ressembler au réactionnaire, en rajoutera sur les bienfaits du livre, ce qui le mettra à la remorque des progressistes des villes, qui doutent depuis toujours que le dit paysan puisse être porteur d'une culture. Ce Grand citoyen audacieux sera confirmé dans son idée puisque le paysan progressiste qu'il connaît, condamne la culture orale.

Quels sont ceux qui ont tenté de briser ce cercle vicieux ?

Le cloisonnement établi par les savants décréta cette évidence : aux éclairés la lumière, aux

aveugles les ténèbres. Pour que chacun se situe en ses lieux et places, il fallait bien des consignes simples et acceptables par tous. Et surtout dans le vocabulaire. Les pieds-terreux contre les culs-terreux. Une fois encore, dans le journal de Renaud Jean, un paysan tentera de sortir du dilemme par une poésie patoise. Il s'appelle E. Clair de Frégimont et son texte est publié le 10-12-1921. En voici la traduction :

*Communiste depuis longtemps
Je fais toujours appel aux braves gens
Humanité et bonne conscience
Auront bon résultat avec bien
de patience.
Soyons fermes et prudents
Alors bien des gens seront contents.
Ce matin aussitôt réveillé
J'ai pensé : à savoir ce que ce jour
nous apporte.
Mais j'ai bien remarqué un grand rayon
qui éclairera tout Frégimont.
La nature tellement forte
J'ai pensé : à savoir ce qu'elle
nous apporte.
Peut-être, sans doute, qu'elle annonce l'avenir
D'un homme qui n'est jamais venu ici.
Il faudra écouter ce qu'il va nous dire
En ce temps-ci il n'y a pas
de quoi rire
Il va nous dire que nous devons être amis
Si nous voulons nous débarrasser des capitalistes bandits.
Il faut bien s'entendre et serrer les rangs
Si nous ne voulons pas être
malmenés sous peu.
Plus de guerres et tant de tourments
et les jeunes resteront avec leurs parents.*

Quel Eclairé, ce Clair !

Et **L'Eclairé** de l'amour ? Sa place varie à travers l'histoire, suivant le dilemme cul-terreux / pied-terreux. Dans les premières pastourelles (**Le Bastard** reviendra sur les chansons) le séducteur de la paysanne ressemble au prince charmant (il avait des yeux pour elle) puis, réalisme oblige, vint le simple chevalier. La décadence s'achèvera par le bourgeois des villes.

« *Nous les connaissons bien ces nouveaux riches cultivés, libidineux qui passaient quelques mois dans leurs châteaux de province où ils recevaient beaucoup et où nombre d'entre eux recherchaient passionnément les avantages faciles avec les naïves campagnardes qu'ils délaissaient après les avoir mises à mal.* » Indique Jules Momméja qui précise que Diderot et d'autres nous ont raconté les exploits de tels bourgeois.

Sans doute les campagnardes en question n'étaient pas toutes naïves, surtout celles dont les maris, à la saison morte, aimaient un brin la vie errante et les franches lippées dans les auberges où ils passaient la nuit.

Domage que Momméja ne rapproche pas les deux réalités observées séparément, il verrait

mieux que l'amour se joue comme sur une table de ping-pong où l'on se renvoie la balle de la vie.

Cet écart de l'amour se vivra longtemps : dans un numéro de la revue **Quai Voltaire** (hiver 1993) François Dominique s'en fera l'écho sans le savoir. Descendant en vacances en Provence, à la fin des années 50, il découvre un mystérieux carré magique dont le sens agraire s'imposait exaltant l'outil, la roue, le sillon par lesquels le blé fructifie dans la terre. Ce carré magique le conduit à découvrir, dans le vieux château où il est inscrit dans la pierre, une femme qui lui sourit et lance d'une voix chantante : « *Leil lingue di diou / soun pas d'ome / Lei ligue di diou / soun d'amore.* » Il explique le carré magique «avec l'assurance d'un collégien qui parle à une fille inculte.»

La femme lui laissera, après l'amour, un cœur dévasté puis le lendemain, de retour sur le lieu devenu mythique, il découvre un carré détruit au burin.

Cet écart de l'amour, écart des langues, écart des mondes, écart pervers sera une des marques de la France, tout en se jouant, sous des formes partielles, dans bien d'autres pays. L'universalité de la France tient surtout à une cohérence d'ensemble de sa culture.

Le Bastard a voulu écrire cette contre-conclusion sur **l'Eclairé** pour vanter les mérites d'une ambition unificatrice qui ne soit pas uniformisatrice.

L'Entier existe et existera seulement si on retrouve la réalité fragmentaire du monde, réalité qu'alors, avec art, il faudra articuler.

Retrouvant une culture paysanne capable d'aider les hommes du futur à unir les éclats qui jonchent le sol, cet **Entier**, comme un bon Français, ira jusqu'au bout de ses rêves. Avec **Le Bastard** qui l'invitera à rendre l'universel pluriel, pour que les *shorts cuts* ne soient plus des tranches de vie sans pain ni vin, pour que l'éducation ne se mette pas au service de la spécialisation, ce qui conduirait tout droit à la barbarie, il prendra le temps d'arroser ses plans.

Toute spécialisation change le spécialiste en rouage, et tout rouage suppose une machine commandée par un ordre supérieur. Est-ce ainsi que les traditions traversèrent les siècles et les espaces ?

Par exemple, **L'Entier** apprit qu'à Septfonds, les tisons non brûlés du feu de la Saint Jean étaient lancés sur les toits pour servir de paratonnerre.

Aux Avoyelles en Louisiane, il n'y avait pas de feu de la Saint Jean et c'est le feu de Noël qui produisait les tisons aux mêmes pouvoirs ! Comment circulèrent les traditions ? Par quels instruments ? L'engrenage ou le rouage sert de lien unidirectionnel : un carcan. L'articulation joue sur le multidirectionnel : une démocratie. Et surtout l'articulation suppose une connaissance du tout, de **L'Entier**, connaissance à laquelle nous allons nous sacrifier.

"D'ailleurs je le reconnais, les Dieux n'ont jamais été tendres pour les hommes des champs." Jules Momméja

La culture paysanne ne se rythme pas suivant la fragmentation des rues, et ne s'éclaire pas de l'obscurité des usines. **L'Entier** (un bastard qui s'assume et parfois un exilé qui s'amuse) peut en faire la démonstration dans n'importe quel conclave. Cela mérite d'abord d'éclaircir la notion de liberté.

De son incommode place dans les usines, l'ouvrier appelle liberté, l'action d'échapper au poids des notables du village, aux surveillances des coutumes, aux étroitesse locales. Il retrouve une unité par-dessus le clocher, en brûlant toute idée de patrie (du moins il le croit). Il découvre en ville, une des doubles méprises de Français : l'ouvrier devenant le Dieu devant lequel prier (l'Ouvriérisme) ou devenant le Diable devant qui fuir.

Dans le temps fragmenté qu'impose l'industrie, **L'Entier** sait mieux que quiconque que la fuite devient par avance une défaite (parfois pour survivre la fuite s'impose et rendons hommage à **L'Exilé** qui ne changea pas la fuite en religion). On n'échappe au poids du notable qu'en changeant le système du notable. Par la fuite, on l'alimente. On n'évite les infâmes prisons de la Coutume que si on fait évoluer les coutumes. Par la fuite, on les embaume. La liberté ne peut se réduire à échapper d'une prison qui se reconstitue autour de vous, à chaque moment. Pour justifier sa propre existence, **L'Entier** hésite entre autarcie et solidarité.

L'Entier, exilé de toutes les règles, mérite de se constituer une histoire pour que sa quête d'identité ne détourne pas le fleuve de vie qui approche des îles modernes. L'identité acceptable doit quitter l'Unique. Celle de Renaud Jean tenait aussi bien, à un quadruple héritage : celui, démocratique de 1848, celui libertaire de la fin du 19^{ème} siècle, celui social de 1907, celui global du communisme de 1918, avec un paysan du Sud-ouest qui mêle individualisme et réalisme.

La globalité chère à **L'Entier** n'a rien d'une globalité taillée dans un seul arbre. Elle s'apparente plutôt à diverses planches rassemblées pour faire meuble. Sa culture paysanne sait très bien diviser et unir d'un même mouvement. Diviser non pour régner mais pour survivre par le discernement des saisons, des jours, des joies et des malheurs. Unir parce qu'on ne cultive pas à heures fixes, au hasard des terrains, loin de tout repère et sans passion. Unir dans la diversité, vieux rêve des bords de la Méditerranée, pensa Carlos Fuentes du temps où il pensait.

L'exemple que **L'Entier** aime discuter concerne la chanson que le bastard de Cantaoutore fréquente depuis toujours. Le paysan pouvait chanter en travaillant. Ce n'est pas donné à tout le monde hors du cours de musique (et même là ...). La culture située au cœur du travail, le rythme du chant donnait du courage au laboureur comme il entraîne à la marche les colonnes d'enfants en colonie de vacances. Il pouvait servir de prison comme il pouvait libérer. Il était doublement présent !

Le Cantaoutore avait dans l'idée de réintroduire le chant dans divers travaux modernes mais y réussissait avec peine. Les caissières du supermarché, suite à son intervention, n'eurent pas le

droit de chanter en tapant les comptes des clients mais, tout au contraire, se virent obligées de subir une musique d'ambiance destinée aux acheteurs potentiels pour les rendre dépendants (des Gradés le disent ...).

Tout en pensant à *L'Entier, Le Bastard Généreux* qui l'aime bien, pense à la chanson du Maréchal Pétain : « *Maréchal nous voilà ...* » la dernière grande chanson historique de sa France qui, en forme de réplique, produisit, faut-il le rappeler, *le chant des partisans*. Pourquoi Mai 68 ne laissa que quelques slogans, annonceurs des spots publicitaires? De combien de Cantautori, *l'Entier* voudrait-il nous doter?

Malheureusement, Le Cantautore n'obtint quelques succès que parmi les ouvriers du bâtiment qui, travaillant eux aussi à l'extérieur, pouvant laisser libre cours à leurs effets de voix. En toute culture, il est important de connaître les rôles de la voix. Va-t-elle attendrir, commander, expliquer ou chanter ? Va-t-elle rester muette à cause du bruit ambiant, à cause des ordres reçus ou à cause d'une perte de l'envie de communiquer ?

Le Cantautore faisait un cas particulier du chant parce qu'il considérait que les voix mises en commun donnaient une impression de communion, donc de force et de pouvoir. Si le religieux détournait ce réflexe humain vers le chant d'église, qui peut s'en étonner ? A la campagne, la chanson joua à l'institution culturelle sans le mot culture. Celle que l'on chante dehors (aux vendanges) et celle que l'on chante dedans (en despélouquant le maïs). Celle du solitaire (le berger) et celle du collectif (d'où vient l'expression "chanter en canon ?). Celle pour le mariage et celle pour la mort. Celle pour la lutte et celle pour la fête. La chanson porte à la fois la mémoire du temps et la voix du présent. Une mémoire non figée dans un livre. *Le Docte* la voudrait plus passiste que les livres.

L'infatigable fileuse que fut la grand-mère de Jules Momméja avait aussi ses chansons. « *A dix ans elle participa au culte de l'Etre Suprême dans la chapelle de l'ancien couvent des Récollets de Caussade devenu Temple de la Raison. Bien des fois elle rappela, à son petit-fils, la merveilleuse impression que produisit sur elle, cette petite église parée pour le culte nouveau. Des drapeaux et de grands écriteaux pendaient aux murs, rattachés entre eux par de vastes guirlandes de feuillage et de fleurs à l'antique. Sur l'autel drapé aux couleurs de la nation trônaient de grandes figures de plâtre : La Raison ou La Liberté, le sein nu, tendant une pique, entre les bustes de Brutus et Marat. La grand-mère ignorait Brutus, mais il n'en était pas de même de Marat, dont le nom lui faisait horreur. Au-dessus de l'autel, un vaste tableau portait en grandes lettres les mots « Biouré libre ou mourir » et s'accompagnait de force drapeaux, de force guirlandes. »*

Elle avait des souvenirs forts vagues de discours et chants français par contre, elle se souvenait très bien d'une chanson occitane *Lou réformatour patrioto* chantée par un maçon caussadais qu'on avait surnommé *Patrioto*, surnom que portait encore en 1870, son petit fils, camarade d'école de Jules Momméja.

Le Docte dira que ce chant révolutionnaire en patois est exceptionnel et Le Cantautore répond que l'exceptionnel tient au fait qu'il ait pu passer les barrières des censures multiples. Il a d'autres exemples. Dans l'Aveyron, il a fallu qu'entre 1849 et 1851 un journal publie des écrits révolutionnaires de Rozié, expert-géomètre à Sauveterre en Rouergue, pour découvrir que des paysans utilisaient le célèbre *Paure Carnaval* pour dire du mal des pouvoirs en place. Ce paysan chantant n'émerge dans les documents que par un incroyable concours de circonstances favorables puisque les idées reçues ne le connaissent que travaillant. Ces idées reçues vomies par *Le Bastard* lui font déduire que les chants d'église sont surévalués dans

tous les livres traitant du sujet, comme est surévalué le français académique dans toutes les églises culturelles qui ne chantent plus. Déjà en 1888, un journaliste montalbanais nota que le mardi-gras avait été plus morne et plus crotté qu'à l'ordinaire. « *La rue a été calme et presque déserte. Pas un écho du vieux refrain Adieu Pauvre Carnaval. Cela prouve-t-il que nous sommes plus sages que nos pères ? Non, c'est un signe évident que nous n'avons pas le cœur à la joie et que notre génération névrosée ne sait plus chanter à gorge déployée. C'est encore un progrès ... à rebours.* »

Et ***L'Entier*** face à l'amour ? Comment continuer l'étude précédente de ***L'Eclairé*** ? Anne-Olympe qui n'avait rien dit dans ce chapitre souhaite rappeler que l'Amour était son rêve, rêve qu'elle croisa à travers le propos de la fée Constance qui lui déclara :

« *Je ne puis m'empêcher de soupçonner la Constance, toute sa prêtresse que je suis, de n'être qu'une chimère. Quoi qu'attachée depuis plusieurs années au service de ses autels, il m'a été impossible de la voir, et je crois tout bonnement que si elle n'a jamais existé, elle est entièrement perdue.* »

Or, sans La Constance, que signifie l'Amour ? A moins que l'amour ne soit qu'intermittent, l'amitié tablant davantage sur la continuité ? Les puits de l'amour face aux sources de l'amitié ? Pour ***L'Entier***, l'amour devenant une course, il se perd dans les labyrinthes qu'il crée lui-même. L'amour doit assumer la vie des bons comme des mauvais jours. Mais n'est-ce pas là plutôt la caractéristique de l'amitié ? « *Aimer implique une mise entre parenthèses du monde incompatible avec les exigences d'une vie politique véritable, laquelle suppose au contraire une ouverture au monde en tant que lieu propice à l'apparition et à la reconnaissance mutuelle des hommes, autrement dit à l'amitié, à la philia, qui était pour les anciens Grecs la vertu politique par excellence.* »

Aurions-nous ainsi l'explication des difficultés amoureuses de bien des hommes politiques ? L'amour pour l'intérieur et l'amitié pour l'extérieur ? Et ceux qui perdent la notion d'extérieur et d'intérieur ? ***L'Entier*** veut y croire dur comme fer : la vie doit faire danser à leur propre rythme amour et amitié. Un rythme réaliste ? Boris Soutchkov termine ainsi son livre sur les destinées historiques du réalisme :

« *L'homme dans toute la grandeur de ses actes et de ses souffrances, de sa vie spirituelle, de son désir de créer, tel est le véritable objet de l'art réaliste. L'homme se libérant de l'asservissement, de l'injustice, de l'exploitation pour atteindre la liberté authentique, tel est le héros à qui l'avenir appartient.* »

L'Entier qui, contre le désir de Tommaso introduisit le terme sous-réaliste dans l'introduction de ce livre, sourit aux propos ci-dessus : la voie positive serait tracée ! il suffirait de l'emprunter ! Le sous-réalisme avance aussi par le négatif.

Pour qui ne l'aurait pas compris ajoute ***L'Exilé consentant***, la cultivature est par essence une culture de l'entier, une culture qui mêle tout : travail, loisir, .maner et boire, amour et amitié. Le paysan ne cultive toujours qu'un tout.

Ne vous gêchez pas la vie vous-mêmes. D'autres s'en chargeront si bien !

Momméja ayant permis au **Bastard** et à **L'Exilé** de croiser **Le Franciman. L'Entier et l'Eclairé**, les oblige maintenant, à l'aide du Folkeux à chercher des chansons dotées de chairs. Par essence impersonnel, le chant populaire a cependant été écrit à un moment. Entre le créateur et le collectif, entre le moment de la création et sa transformation existe ce grand tout que Le Bastard appelle l'âme. Prenons par exemple une chanson "tous paisans" que Jules Momméja présente ainsi :

« Cette amusante chanson fut chantée bien des fois à Bénech, chez mes parents par un de leurs fidèles amis, l'excellent François Bonnemort un ancien maître maçon qui avait abandonné son métier pour entreprendre le transport de courrier postal et de voyageurs de Montauban à Molières et Castelnau de Montratier. Dans sa jeunesse il avait fait quelques études de latin, parce qu'on le destinait à la prêtrise et le goût des lettres lui en était si bien resté qu'il consacrait de longues heures de son trajet journalier à travers les combes du bas-quercy à apprendre par cœur les tragédies de Racine et de Corneille et surtout les fables de La Fontaine. Son répertoire était immense et sa mémoire prodigieuse. Jouissant d'une modeste aisance, il abandonna chevaux et voitures en 1874 et prit une retraite relative d'homme intelligent et actif dans sa ville natale de Molières d'où il venait fréquemment nous voir. Je ne me souvenais guère de la chanson du paysan – pécaïré !— qu'il chantait fort agréablement à l'occasion, mais il en restait assez de lambeaux dans ma tête pour qu'il m'ait été aisé de la reconstituer entièrement après avoir lu les versions qu'en a donné Daynard. Cette version comporte deux couplets de plus que la mienne mais elle me paraît un peu arrangée pour des chanteurs qui ne connaissaient pas bien notre dialecte et qui ignoraient à peu près tout de la vie rurale. La chanson du paysan est— elle vraiment indigène ? Daynard dit qu'elle est très connue dans la vallée du Lot et ajoute : "Ce qui me fait croire encore qu'elle appartient en propre au Bas— Quercy ce sont certaines expressions qui semblent n'appartenir qu'à l'idiome de notre contrée, ainsi : pécaïré, béouré à galet, affastigo, la salbatjéiro, gusaio, truffa, gaouleus ; c'est du pur patois bas— quercynois." On peut faire des réserves pour quelques expressions mais la thèse est vraie dans l'ensemble. Je ne peux que m'y associer.... [puis il explique que, malgré tout la chanson lui semble en partie importée].

La chanson des Paysans a pu être importée par les ramoneurs et les rémouleurs auvergnats qui faisaient d'assez longs séjours chez nous tant au retour qu'à l'aller de leur campagne d'hiver dans ce qu'ils appelaient lou bas— pais. C'étaient tous des cultivateurs qui ne laissaient leurs terres que pendant les mauvaises saisons... On buvait à même, non pas au goulot comme l'a cru Daynard mais à la régolade ce qui est la traduction exacte de à galet. »

Après cette longue citation voici enfin des extraits de la chanson :

"N'autres de la campagno
sen de bravés effans, pécaïré /
De nostes affas perden la mémorio
Per nous retjbui
ambé nostrès amics."

(nous autres de la campagne, nous sommes de bons enfants — pécaïré! — de nos soucis nous perdons la mémoire pour nous réjouir avec nos amis.)

Toute la chanson se poursuivra pour expliciter la différence ville/campagne.

La campagne sans nappe blanche, gobelets de verre, ou viande, tandis que la ville

"Aital es nostro bido
N'autres paurès paisans, pécaïré /
S'en risoun lous de la bila,

En n'autrès nous trufan d'aquès fegnans."

(Ainsi est notre vie à nous autres pauvres paysans, pécaïré ! — Les gens de la ville s'en moquent — Et nous, nous nous moquons de ces faignants.)

Il est dommage que le folklore n'ait pas été étudié comme quelque chose de sérieux.

Le Cantaoutaure se trouve bien placé pour faire cette remarque lui qui, lisant Gramsci nota :

"Le folklore ne doit pas être conçu comme quelque chose de bizarre, d'étrange, ou comme un élément pittoresque, mais comme quelque chose de très sérieux. Ce n'est qu'ainsi que l'enseignement sera plus efficace et déterminera réellement la naissance d'une nouvelle culture dans les masses populaires, c'est-à-dire que disparaîtra la séparation entre culture moderne et culture populaire ou folklore."

Puisque François Bonnemort apprend les fables de la Fontaine rappelons celle du **Rat des villes et du Rat des champs**. Le Rat des villes invite celui des champs à "des reliefs d'Ortolans". Tout est bien sauf que quelqu'un fit détalier le Rat des villes suivit par son compagnon. Quand tout revint tranquille voici comment le Rat des champs parla de ses plaisirs :

« C'est assez, dit le Rustique ;
Demain vous viendrez chez moi ;
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi ;
Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc ; fi du plaisir
Que la crainte peu corrompre. »

Et qui dit chants, dit musique donc instruments. **Le Franciman** dira que l'accordéon appartient à Paris sauf que dans sa ville-phare ce sont les Auvergnats qui jouent (une rencontre entre ville et campagne circonscrite à la rue de Lappe). L'accordéon symbolisera pour tous les Gradés la ruralité et L'Exilé se trouve heureux de ce que lui écrivit Jacques Desmarais le 22 décembre 1993 :

« Philippe Bruneau, un manitou parmi les accordéoneux québécois mais c'est en France qu'on l'a reconnu, fait endisquer et qu'il y fait carrière avec sa femme, une pianiste d'origine américaine ... Ici le folklore se ressaisit s'organise, mais on n'en vit pas. Il existe bien un succès considérable avec un groupe qui tient l'affiche depuis 1976 la Bottine souriante. C'est l'exception. En octobre dernier j'ai organisé une grande fête familiale en l'honneur de ma mère qui vraiment c'est fou, a réussi contre toute attente (le médecin de l'hôpital en avril, l'avait débranchée, ne lui donnant pas une heure !) a fêté son 80e anniversaire de naissance. Alors oui une grande fête s'imposait et ce fut un superbe succès. Quelques semaines auparavant une cousine lui avait entendu dire qu'elle souhaiterait recevoir en cadeau un accordéon. Or il s'adonne que j'en possède un, un vieux Horner, un diatonique puisque Carol ma femme, m'en avait fait cadeau il y a presque vingt ans. Tu vois j'étais à Sherbrooke, je revenais de la Louisiane, Zachary Richard m'influençait... »

Et que dit justement en Louisiane notre folkloriste : « A Noël, on offrait quelque fois des accordéons aux filles et des armonicas aux garçons. Pour la danse le violon était l'instrument de prédilection. Les joueurs avaient un "don" et jouaient d'instinct sans avoir pris de leçons. De temps en temps quand il était impossible que le violoniste jouât, il fallait se contenter de la musique de l'accordéon que l'usage réservait au jeu du dimanche après— midi. »

Comme les folkeux forment une belle famille à laquelle Renaud Jean pourrait se joindre sans hésitation ! Passion pour sa mère, fils de sa terre, il suffit d'aller visiter son village de Samazan pour comprendre

"Vous savez sire, comme je vous ai toujours dit, que je la pouvais prier mais forcer, non." Matteo Bandello

Depuis le début de ce livre **Le Docte** n'y comprend rien. Il observe qu'en prenant sa retraite, Bonnemort confirme un comportement peu paysan. Dès le début, **Le Docte** avait grincé des dents en apprenant qu'un Dieu Citoyen s'était permis une défi invraisemblable et maintenant il rechigne en lisant cette contre-conclusion (ce Tommaso ne serait-il rien d'autre que le masque du Capitalisme ?). **Le Docte** n'appartient ni aux Gradés, ni aux Bucoliques. Plein de bonne volonté, il se voudrait tellement l'ami de tout le monde qu'il a préféré, pour éviter des polémiques, n'apparaître que dans cet avant-dernier chapitre.

Jules Momméja connaissait naturellement l'archéologue, le préhistorien, et tout en étant un fin connaisseur de l'histoire locale, il avait écrit un bel éloge de l'Italien Bandello. Loin des éloges chers aux doctes ! Qui aujourd'hui connaît cet écrivain qui vécut entre 1485 et 1562 ? Pour Jules Momméja, Matteo fut d'abord l'évêque d'Agen. Un retour au pays de Renaud Jean, comme pour faire comprendre à Tommaso qu'il aurait dû choisir le Lot et Garonne comme terrain d'expérimentation ?

Les similitudes sociales sont nombreuses entre les deux départements. En 1940, dans la région, ils ont la plus forte part de population paysanne (80% pour le TetG et 85% pour le LetG) et la plus faible part de population urbaine (de 10 à 20% pour les deux). Renaud Jean n'hésitait pas à publier des écrits italiens sans traduction dans son journal ainsi, dans ce texte signé en 1921 "Le Paysan Révolté" qui fit l'éloge de Malatesta, l'auteur termina ainsi : « *Benissimo gli arditi della rivoluzione, sempre avanti compagni carissimi* ». En TetG il existait un journal italo-occitano-français.

Momméja et Bandello se rencontrèrent par la géographie, tandis que **Le Docte**, l'ami de tous, le cultivé par devoir, y arriva par Shakespeare, grand utilisateur du bon Matteo. « *Le Bandello est bien l'homme de son temps. Il est fier de son époque et s'en fait volontiers l'apologiste* » écrivit Jules qui souhaite du bonheur à tous. Pourrait-on dans l'histoire diviser les auteurs en deux : ceux qui aimèrent leur époque et ceux qui la détestèrent ? Le Docte se classerait dans la première catégorie et Jules dans la deuxième. L'Exilé dans la première et le Bastard dans la deuxième, ce dernier pensant même faire de cette remarque de Jules la conclusion de ce livre. L'Exilé précise alors que d'autres divisions sont possibles : entre les prétentieux et les modestes par exemple. Bandello serait dans la deuxième classe comme l'indique cette citation traduite par Jules : « *Je ne veux pas dire comme l'éloquent et gentil Boccace que ces Nouvelles sont écrites en florentin vulgaire, ce serait un mensonge évident car je ne suis ni Florentin ni Toscan mais Lombard Je sais bien que je n'ai pas de style et j'en fais l'aveu. Je me suis risqué cependant à écrire ces nouvelles parce que je crois que l'histoire et les compositions du genre des miennes peuvent amuser en n'importe quelle langue.* »

Lui aussi veut déconner et se réfugie en Gascogne !

Savait-il, Jules Momméja, que parmi les vieux livres de la Bibliothèque de Montauban se trouvait une traduction d'histoires de Bandello (elle date de 1564 et a été imprimée à Lyon) ?

Espérons pour lui qu'il n'en a rien su, sinon une fois de plus il aurait dépensé, en vain, une énergie folle à se révolter contre un docte qui s'est appelé François de Belleforest (1530-1583). Il a été un drôle de traducteur de Bandello même s'il reconnaît qu'il y a trouvé l'histoire d'Hamlet qui inspira Shakespeare. Tâcheron des lettres, F.de B. n'y va pas avec le dos de la cuillère pour parler de Bandello.

"Un auteur italien assez grossier ... un rude et grossier lombard"

Il mérite tout de même le nom d'historien : *"Or mon Bandel (tel se nomme l'auteur italien) sans faire de tort à personne peut porter le nom d'historien... Et en cela il a imité ce véritable historien, François le sieur d'Argenton. »*

En quelque sorte **le Docte** confirme le jugement de Bandello sur lui-même sauf que venant de la part d'un traducteur, on s'attendrait à plus de discrétion. Heureusement, les temps ont changés !

Tout le travail de Jules Momméja (qui naturellement ne sera jamais publié) consiste à montrer un homme de grande valeur, un écrivain original, un italien courageux, tolérant, un catholique à l'étrange carrière, un exilé bien installé à Agen et au château de Bazens.

Dans la préface de Belleforest on trouve l'exact contraire : *"sa phrase [de Bandel] m'a semblé tant rude, ses termes impropres, ses propos tant mal liés, et ses sentences tant maigres..."*

Une fois de plus, le serviable Jules aurait été outré par une attitude de traducteur si fantaisiste.

Comment Momméja a-t-il pu, pendant des mois, travailler sur Bandello ? Il l'a lu, l'a traduit, surtout les **Nouvelles** et chaque fois, a essayé de comparer les dires d'un des biographes, les dires de Bandello et les documents que minutieusement, il pouvait rassembler.

Il remarque que Bandello, dans ses préfaces, a donné d'utiles indications : *"comme quelques autres. Bandello a beaucoup parlé de lui-même et sa personnalité qui débordait apparaît à chaque page de ses dédicaces, formant une sorte d'autobiographie fragmentaire dont il est relativement aisé de recoudre les feuillets épars. Sans prétendre accomplir cette œuvre si attrayante j'en ai donné tout l'essentiel jusqu'à l'époque même où commence mon sujet [l'installation à Agen vers 1540]: travail indispensable car pour bien comprendre la seconde partie de la vie de notre auteur il est indispensable de connaître la première tout au moins dans ses grandes lignes."*

Parmi les caractéristiques de Bandello on peut découvrir son immense respect pour les femmes : *"Vous savez sire, comme je vous ai toujours dit que je pouvais la prier ; mais forcer, non."*

Non, il ne pouvait forcer une femme à quoique ce soit au XVIème siècle!

Au cours d'un tel travail, Jules Momméja démontre qu'il connaissait parfaitement la vie à Agen au cours du XVIème et la configuration des environs. Encore aujourd'hui, le lire donne vraiment envie de tout connaître de ce Lombard au croisement de plusieurs mondes. Momméja n'avait aucune limite dans ses désirs de savoir : de la culture populaire et paysanne de ses ancêtres à celle italienne "le centre civilisateur du monde" et catholique, il ne faisait qu'un pas. Il pense que La Boétie a lu Matteo Bandello et il a sans doute voulu creuser tout ce que le grand carrefour Gascon a pu contenir, entre Périgord, Quercy, etc.

Pour dialoguer avec Bandello, Momméja a correspondu, à la fin de 1919, avec un Italien, Francisco Pico. Ce professeur amoureux de sa ville (Turin) et spécialiste de Bandello, lui a écrit : *« Dans mes travaux je ferai mention de ce Cicéron qui porte l'ex-libris de notre auteur »*

De quoi s'agit-il? Jules a découvert un vieux livre de Cicéron avec la note de Bandello et a décidé de l'offrir à la bibliothèque de Turin. Il a fait parvenir ce cadeau par l'intermédiaire de Francisco en lui écrivant *"son amour de la littérature italienne et son attachement particulier à la vie et à l'œuvre de Matteo"*.

Cette anecdote permet de vérifier le rapport avec l'Italie. Momméja a reçu de Pico une lettre en français qui s'achevait ainsi : « *Et pardonnez surtout mon pauvre français: Ma femme veut être rappelée aux bons souvenirs de toute votre famille. Nous nous rappellerons toujours votre très cordial accueil* », puis toutes les autres lettres sont en italien.

Qui rendra hommage à ces chercheurs paysans ? **Le Bastard** et **L'Exilé** pensent ouvrir la clairière qui pourra permettre à quelques courageux de construire enfin une maison dans la forêt pour y vivre cet hommage plutôt que pour le rendre. Ils pensent que le couple Momméja-Bandello leur permet de quitter la terre à terre en y restant accrochés (un lieu lie les deux hommes — lieu d'où on les LIT) conformément au contre-projet général qui avait été formulé : quitter la terre sans la renier.

L'Exilé pense qu'il est encore temps de puiser une dernière vérité dans le fond paysan : la vérité religieuse. Le protestantisme de Momméja lui fait lire de manière critique des livres d'abbés jugés peu objectifs et lui fait aussi défendre l'évêque Bandello. Ce protestantisme le charpente comme toute religion charpente le monde paysan. On croit parfois que le protestantisme fut uniquement citadin. Encore un autre raccourci de l'histoire. Laissons cette question pour finir ce livre aux côtés de religieux, par une grande ambition qui va conduire la dernière traversée. Faisons appel à un docte du nom de Jean-Claude Ray.

Le lundi 19 janvier 2015, Jean-Claude Ray a décidé de faire parler le paysan irakien qu'il semble bien connaître quoi que...

« *Mohammed est un paysan irakien, pauvre comme tous les paysans des pays « en développement ». Mohammed cultive du blé. Il s'agit du même blé cultivé depuis quatre millénaires, car c'est là, dans le croissant fertile, entre Tigre et Euphrate qu'a été inventée l'agriculture. Ce blé n'est pas très productif, mais il suffit pour que Mohammed évite la misère. Pas la pauvreté, mais ça, il est habitué.*

Faut-il rappeler que la grande majorité des produits agricoles qui circulent dans le monde ont été inventés non en Palestine mais aux Amériques ? Mais bon, le « bon sauvage »...

« *Ce blé possède un petit épi, mais une grande tige. S'il offre un faible rendement, il a un mérite : sa hauteur empêche les mauvaises herbes de se développer car elle les prive de la lumière nécessaire à leur photosynthèse. Ce blé ancestral a un autre mérite : on peut ressemer une partie de sa production sans diminution ultérieure du rendement.* »

Faut-il rappeler que depuis le blé d'il y a quatre mille ans, les paysans lui ont apporté des améliorations nombreuses, répétées, régulières ? Mais bon, les OGM...

« *Tout allait bien jusqu'à la deuxième guerre d'Irak, en 2003. Ou plutôt, tout n'allait pas plus mal. Et puis, les Etats-Unis et leurs alliés ont occupé le pays. La guerre leur avait coûté cher, il fallait bien rentrer dans les fonds investis. Alors, Paul Bremer, le responsable US du pays, a édicté un certain nombre de lois destinées à « faire entrer l'Irak dans le marché mondial ». Une de ces lois, parmi la centaine d'autres, concerne notre paysan Mohammed. Elle lui interdit désormais d'utiliser des semences « non homologuées », « non inscrites dans le marché mondial ». Il doit donc acheter non seulement ces semences, mais aussi les herbicides qui les accompagnent.* »

Faut-il rappeler qu'en fait de paysan, il faudrait parler de paysanne, celle qui dans toutes les civilisations agricoles a toujours fait l'essentiel du travail ? Même chez le « bon sauvage ». Mais bon les femmes...

« Car ce blé nouveau, issu de la révolution verte, offre des tiges courtes et de gros épis, aux rendements généreux... mais sa petite taille laisse de la lumière aux adventices qu'il faut combattre. Ce n'est pas un hasard si l'herbicide indiqué est le plus souvent américain, élaboré par Monsanto, le Round Up à base de glyphosate... Ah j'oubliais : c'est un hybride qu'on ne peut resemer, comme toutes les semences disponibles actuellement sur le marché mondial... »

Faut-il rappeler que beaucoup des semences disponibles sur le marché mondial peuvent encore se resemer ? Et ce disant l'Exilé ne salue pas les tares des OGM...

« Aujourd'hui, Mohammed ne peut plus se payer ni la semence, ni l'herbicide. Il est ruiné. Quel choix lui reste-t-il ? On lui a fait deux propositions. Un passeur peut, pour une forte somme, le mettre sur un « bateau » pour l'Europe, avec probablement une chance sur trois de se noyer dans la Méditerranée, sans garantie de trouver du travail. L'autre option le fait hésiter. Un djihadiste lui a proposé une ceinture d'explosifs à déclencher sur le marché local. On lui garantit en échange de s'occuper de sa famille... On comprend son hésitation. À sa place, quelle option choisiriez-vous ? »

Faut-il rappeler, justement en Palestine que les religions sont bien antérieures au capitalisme et si le capitalisme sait en faire bon usage il ne fait que l'usage d'un phénomène antérieur donc avec sa propre logique ? Mais bon le fondamentalisme....

« Autre question difficile : qui est responsable du terrorisme ? Mohammed s'il accepte, le djihadiste,... ou l'occupant qui a édicté les lois ? L'entrée de l'Irak dans le « Marché total », avec toutes ses conséquences, n'est rien d'autre que la manifestation d'un autre fondamentalisme s'opposant au fondamentalisme djihadiste. Aucun des deux ne peut être excusé. Ces questions devraient nous travailler en cette période troublée. »

Faut-il rappeler que le capitalisme dont le nom n'est pas cité dans l'histoire, n'est en rien un opposant inévitable du djihadisme ? Il peut l'utiliser comme le combattre. Preuve qu'il n'est pas un fondamentalisme si les mots ont un sens !

Faut-il rappeler que quelques années en arrière, le paysan irakien n'avait pas à choisir entre le « fondamentalisme » capitaliste et celui des religieux ? Il avait mis au pouvoir des ministres communistes ! Mais bon, le communisme...

Celle belle histoire du paysan irakien, est une manipulation : que quand on tue les dessinateurs de Charlie c'est seulement un fondamentalisme qui répond à un autre ! Ce travestissement habituel de l'histoire paysanne n'est pas là pour elle, mais pour quelques manipulations diverses, l'auteur de l'histoire étant sûr que le paysan ne lui répondra pas !

— Laboureur, à genoux, espère ! Dieu travaille !
Le curé de Lexos dans un poème de 1905

Pour fêter la fin de ce travail, en bons paysans qu'ils sont, *Le Bastard Généreux et l'Exilé Consentant* ont décidé de se payer un bon gueuleton. Parlant de Momméja qui n'avait pas fait intervenir la religion dans le texte conducteur de cette septième partie, ils se lancèrent quelques défis. Le plus gais des deux promit, et sa femme en resta bouche-bée, de démontrer — disons au XXI^{ème} siècle — que les paysans furent engendrés par la naissance des divinités, et la mort de Dieu, signerait leur propre mort.

Naturellement *Le Bastard Généreux* indique à son convive que les cultivateurs invoquent Dieu pour obtenir un brin de pluie indispensable à leurs récoltes et non pour eux-mêmes. Ils ne souhaitent pas, en bons citadins, obtenir une journée de soleil en plus, pour figoler leur bronzage, mais une pluie en plus pour gagner leur vie. La religion fait part intégrante d'une totalité. Dieu, c'est penser au-delà de l'instant immédiat et si Dieu n'est plus au rendez-vous alors les religieux risquent de se déchaîner !

L'Exilé Consentant, auteur de projet visant à prouver que les paysans sont nés de Dieu, chercha à déterminer le lieu digne des recherches et découvertes qu'il projetait. Dans le vaste monde qu'il divisait en deux, l'Ancien et le Nouveau, il devait orienter sa quête vers l'Ancien qui reste l'auteur des divinités majeures du XXI^{ème} siècle. Comment départager les deux prétendants. Europe et Asie ? En choisissant un lieu sur la frontière, un lieu étudié par de multiples fouilles, la région de Jéricho.

Le Bastard en restait au présent et précisait que le pouvoir divin sur le paysan restait total puisqu'il pouvait décider de détruire en un seul instant des mois de travail. L'athéisme devenait ainsi figure de l'inconséquence. Chez des paysans, il n'existera que sous forme sentimentale, comme marque d'un désespoir profond, ou comme perte de confiance en l'humanité. Ayant abandonné depuis longtemps la tronçonneuse, il pouvait différencier l'athée adversaire du croyant, de celui qui veut vivre en harmonie avec les religions. Dans un cas, existe une opposition athéisme/religion et dans l'autre seulement une contradiction. Du moins tant que Dieu aurait du pouvoir sur les religions ! Si Dieu ne contrôle plus les religieux, ils risquent de se déchaîner !

Le Bastard savait cependant que des personnes tiennent parfois un discours extrémistes, non parce qu'elles y croient totalement mais pour des raisons d'efficacité. Prenons le cas de l'écrivaine du Bangladesh Taslima Nasrin quand elle dit : «Je considère que les croyants sont étroits d'esprit.» Elle connaît sans doute des croyants sincères à l'esprit ouvert mais tous les fanatiques les rendent invisibles. Entre un « fondamentaliste » qui assassine dix personnes et un simple croyant qui vit sa foi de manière ordinaire, l'un va faire la Une des journaux et l'autre disparaît.

En cette année 2015, compte-tenu des particularités de son entreprise, *L'Exilé* décide de cerner les appuis et obstacles majeurs qu'il pourrait rencontrer au début de sa nouvelle mission. Parmi les appuis il pense au travail de Jacques Cauvin, à savoir une ancienne

recherche identique à son projet. N'a-t-il pas écrit dans son livre de Mars 94, **Naissance des divinités, naissance de l'agriculture** : « Si l'on admet que dans notre domination de la Terre, le tournant décisif a été pris au Néolithique et que de ce tournant nous sommes les héritiers et le produit direct c'est là que nous devons faire remonter notre histoire. »

Par le titre de son livre, Jacques Cauvin indique clairement que pour lui, l'homme qui invente l'agriculture ne le fait que suite à une révolution culturelle, la naissance des divinités. Pour lui, ce n'est pas une nécessité matérielle (de l'ordre du climat ou de la démographie) qui poussa l'homme au grand saut agricole, mais une révolution mentale, la quête d'un futur meilleur, la quête d'un paradis..

Le Bastard note que le paysan, confronté aux "éléments", à la grandeur des mérites du ciel et de la terre, ne pouvait réagir qu'en chargeant "d'humanité" de tels éléments. En toute religion, on trouve un cri de révolte contre le sort et une tendance à la soumission au sort, et le paysan a besoin de jouer sur tous les tableaux. **Le Bastard** se demande si Jacques Cauvin a raison d'écrire au sujet de Marx : « Sans sous-estimer la complexité dialectique de Marx où la rétroaction des idées sur les infrastructures matérielles est souvent soulignée, il reste qu'il n'a pu dénoncer (et combien d'autres après lui...) sous le nom "d'idéaliste" quiconque semblait douter du rôle décisif des changements matériels, que parce qu'il s'agissait là d'un paradigme particulier à la science de son temps. » ; il sait par contre qu'on a souvent réduit Marx aux fonctions d'un matérialiste simpliste. Par exemple, de la citation suivante, on a trop souvent retenu exclusivement la conclusion : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, la chaleur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales, d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. » (Critique du droit hégélien p.198 sur une édition de 1975 achetée à La Librairie de France in Rockefeller Center 610 firth Ave. New York).

A parler religion, il faut savoir pourquoi ? Pour Jules Momméja, l'origine de la force de la religion tient au rôle prévu pour vivre et travailler, non pour se soumettre et accepter.

L'Exilé Consentant — déjà sur sa planète et donc loin du **Bastard** — n'avait qu'une date de départ à fixer à sa recherche. Non pas celle du jour de 1994 où le symbolique Yasser Arafat entraînait enfin à Jéricho, mais celle où un paysan de Jéricho entraînait en terre des graines pour, après une période de temps maîtrisée, et dans le cadre d'une économie agricole, en récolter ensuite les "fruits". Il décide que ce sera en l'an 8000 avant J.C. Remonter 10000 ans en arrière en sachant que la 'révolution agricole' ne se produisit pas en un jour !

Le premier paysan a dû rester chasseur longtemps (éventuellement jusqu'à aujourd'hui).

Tout en écoutant **L'Exilé, Le Bastard** suivait son idée. Puisque l'autre parlait du blé, il pourrait bien parler d'une autre céréale. Le 7 août 94, en rencontrant des Italiens il a demandé à une jeune femme comment, en sa langue, s'appelait le maïs ; elle traduisit : 'granoturco'.

En vieux français on disait aussi 'blé de Turquie' mais aussi "blé d'Italie" et surtout "blé d'Inde". "Blé d'Inde" comme "cochon d'Inde" pour dire ainsi que le maïs venait ... du pays des indiens et plus exactement du Mexique. Ce granoturco prouve que le maïs passa d'Espagne (et il laissa le nom blé d'Espagne dans le midi de la France) à l'Italie puis aux Balkans et que la Turquie exerçant l'hégémonie sur les Balkans renvoya cette hégémonie sous forme du nom : blé de Turquie. Ce qui allait être vrai pour la découverte et l'origine du blé si cher à **L'Exilé**, le serait-il pour celle du maïs ? Et pour le riz asiatique ? Et pour le haricot des Incas (6000 ans avant J.C.) ? A chaque fois les différentes révolutions agricoles eurent-elles les mêmes causes ? A chaque fois, une révolution mentale précéda-t-elle la révolution économique ?

En attendant de pouvoir s'en référer aux archéologues, **Le Bastard** en reste au présent, à savoir l'usage sans fin que le paysan du Quercy fait des jurons. En pestant, il ne blasphème pas mais se libère doublement. En injuriant Dieu sur tous les tons (Milledieux étant le ton le moins méchant), il passe sa colère sur celui qui pouvait ainsi se flatter de servir à quelque chose de positif (c'était pour toutes les fois où Dieu contrariait le travail du pauvre paysan). En injuriant Dieu, il lance également des imprécations contre lui-même. Par son cri, le paysan devient un citoyen-dieu. Au départ, pour accepter de différer sa récolte, le paysan a eu besoin de croire en un avenir promis par dieu, mais du jour où il a pensé devenir maître de la terre, dieu s'est évanoui petit à petit et il s'est retrouvé face aux religieux assassins ou aux industriels exploiters.

L'Exilé pouvait compter, pour accomplir son projet sur Anne-Olympe, une citoyenne-déesse. Partant vers les Pyrénées elle maudit l'auteur de Don Quichotte qui *"a jeté tant de ridicule sur une profession aussi honorable que celle de chevaliers errants, que notre sexe va aujourd'hui d'ici à la Chine sans risquer le moindre hasard"*.

Anne-Olympe allait pouvoir en revenir aux temps anciens où les femmes risquaient tout.

Elle se permet cette audace car elle se sait accompagnée par un petit génie qui l'aide à différencier amour et amitié : [Dans mon récit] *«L'amour même qui se fourre partout ne sera pas oublié ; mais ce n'est pas lui dont je me sers pour débrouiller ce chaos : l'amitié s'en acquittera mieux ; elle me dicte cette narration uniquement pour vous.»* Narration qui se terminera ainsi : *« Mais que diriez-vous, ma chère amie, de deux ou trois officiers du régiment de Mailly qui, nouveaux donquichottes, bravent la pluie et les arrêts pour nous suivre pendant plus de deux lieues ? »*

En bout de route, elle retrouve un renouveau de l'esprit donquichottesque, comme si de toute façon, de route il n'y avait point. Elle avait aidé Dieu Citoyen, elle pouvait aider **L'Exilé**.

Le Bastard pensa que Dieu A. voudrait ajouter son grain de sel. En Amérique du Nord, le pays où des natifs indiens furent récalcitrants à l'agriculture face à ceux du Sud, paysans géniaux, il note qu'au XXI^{ème} siècle, Dieu change de nature. L'approche devient de plus en plus éclectique et personnelle. Demain chaque Etasunien croira en son propre Dieu ! Une religion de surface ? Une religion sans communauté ? Une religion totalement privée ? Une religion de supermarché où chacun se sert suivant ses besoins ? Pour atteindre ce but, les plus dynamiques sont les Mormons qui, parmi les nouvelles sectes, augmentent le nombre de leurs adeptes de 30% par an car ils sont une "religion industrielle" avec spectacles à Salt Lake City, investissements dans les assurances et les télévisions etc. Ces sectes, peuvent-elles devenir une nouvelle religion ? Non, car en gagnant en importance... elles se fragmentent ! Les USA, pays marqué par une forme de culture paysanne, celle du cow boy (un paysan malgré tout !) 46% de protestants ou catholiques jugent inutile de suivre la Bible à la lettre. Dieu A. ne sait plus s'il sert des millions des croyants ou si ces derniers se servent de lui.

A l'inverse, en Amérique du Sud, qui demeure depuis longtemps et encore aujourd'hui, l'Amérique paysanne, *La Théologie de la libération* joue les premiers rôles et rénove une idée de la religion plus universelle que celle des sectes de l'Amérique du Nord.

Théologie de la libération ? Encore un paradoxe car toute théologie paraissait auparavant être seulement un apprentissage à la soumission.

L'Exilé, enfin un brin à l'écoute de son **Bastard** d'ami, ne trouve pas déplaisantes les informations du Dieu A. Non seulement il sent que le paysan, en son origine, porte l'origine des divinités mais que la fin paysanne entraîne la transformation profonde de Dieu ! En ce domaine aussi, Renaud Jean devrait pouvoir lui porter secours comme il fit à tous les faibles. Les conditions générales étant fixées, à l'œuvre à présent (et ce mot "l'œuvre" mérite toute sa

place surtout quand on lui connaît l'évolution qui d'opera le fit passer à operaio). Œuvre qu'il faut de suite comprendre comme étant d'intérêt public donc sous-réaliste. Si éventuellement un lecteur imaginait un brin d'in vraisemblance dans le projet de *L'Exilé Consentant*, disons-le, il ferait fausse route. En sa jeunesse, cet exilé avait fui les conformismes, structures cléricales devenues partout dominantes et que tant d'hommes imitèrent, pour s'installer dans les lieux de l'anti-dogmatisme cher à son ami Lucien Bonnafé. Il avait contribué à l'élaboration d'un sous-réalisme qu'une révolution, dont *Le Bastard* vivait les prémices, allait inventer sans le soutien d'un peuple pour la populariser.

Tout en respectant le réalisme (même celui de Boris Soutchkov comme nous l'avons vu !), *L'Exilé* pense que le sous-réalisme peut jouer le rôle d'un détonateur qui, en deçà des conventions du monde, fera exploser le savoir attribué aux puissants en tout genre, savoir qui ne sera pour toujours qu'une fiction convenue !

En conséquence, voici le premier des objectifs du sous-réalisme : combattre toutes les hégémonies (aux gémonies, les hégémonies !).

Pour l'Exilé, l'histoire ayant un sens plus proche de la spirale que de la ligne, elle ne va pas de la naissance des divinités à leur disparition, mais d'un rapport toujours nouveau entre réalités et divinités. La spirale ouvre sur une liberté, la ligne sur un ordre. Pour exécuter son plan (un plan bienfaiteur), *L'Exilé* utilisera le travail de quelques personnes originales dont il se réserve le droit de révéler plus tard, les noms.

Le voici, *L'Exilé*, au présent puisque dans l'action, et donc en chair et en os. Au présent, puisque rien ne nous autorise à le laisser contempler le monde. Il ne sait que le transformer. Il lira René Girard qui dit :

« En quelques décennies tout au plus on aura transformé l'homme en une répugnante petite machine à jouir, libérée à jamais de la douleur et même de la mort c'est-à-dire de tout ce qui encourage chez les hommes, paradoxalement, les aspirations à quoi que ce soit de noblement humain et pas seulement à la transcendance religieuse. »

Il découvrira que Girard, le provençal, ne sait pas que cette mutation a été rendu possible par la mise à l'écart de certains paysans et en déduira que le *noblement humain* apparaît moins religieux que ne le croit le philosophe. Contre le cultuel, le culturel sera NOTRE récolte ! Avec ainsi le retour d'un "nous" si absent, tout au long de ce livre.

La disparition des derniers paysans permet de découvrir les pires inquiétudes à propos de l'environnement et de la forme prise par l'économie, donc la quête d'un retour à un nouvel équilibre entre l'urbain et le rural doit aussi se faire avec les victoires culturelles du passé.

Postface de l'auteur

« Surtout, n'allez pas vous moquer de mon style :
j'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre supportable. »
A-O de Molières

Que ce livre ait été écrit par personne, cela saute aux yeux et pourtant quelques preuves ne seront pas de trop.

Est-ce le livre d'un historien ? On peut lire « XXI ème siècle » dans le titre mais cela ne donne rien de chronologique dans le livre. Il est vrai que la mode historique actuelle conduit souvent

à l'élimination des dates pour traiter ce qu'on appelle "le temps long" mais, même en rapport avec une aussi triste conception, le livre que vous venez de lire ne peut mériter le titre de livre d'histoire. Il aurait fallu, au minimum, compenser l'absence de Grandes Dates par plus de courbes.

Est-ce le livre d'un sociologue ? On peut lire "des paysans" dans le titre mais cela ne donne rien quant à l'étude d'un groupe social. Pire que tout, les paysans apparaissent parfois comme des prétextes à élucubrations sub-philosophiques. Mais la sociologie contemporaine (un faux pléonasme) mérite-t-elle mieux ?

Est-ce le livre d'un romancier ? Quelques tournures de phrases peuvent laisser penser que oui. Mais au minimum, il faudrait éviter d'écrire une histoire dont on connaît la fin dès la première ligne. Ah ! si le Dieu Citoyen avait projeté d'éliminer les enseignants au cours du XXI^{ème} siècle !

Est-ce le livre d'un économiste ? Jusqu'à preuve du contraire, le travail de la terre fait figure d'activité économique et le lecteur aurait compris, qu'en termes économiques, la chose soit écrite. Mais voilà, ce que vous venez de lire ressemble comme deux gouttes d'eau à tout sauf à un livre économique. Si parfois les paysans furent réduits à leurs productions, ici ils ne sont réduits à rien, ils servent de bonne à tout faire.

Est-ce le livre d'un journaliste ? Jusqu'à preuve du contraire, l'enquête journaliste révèle parfois des vérités et, ma foi, organisée dans quelques fermes, elle aurait rappelé à bien des personnes que les poulets ont deux pattes. Peut-être trois phrases du livre appartiennent à cette écriture.

Faut-il poursuivre la démonstration ? Non, pourtant il faut en convenir, le livre existe et s'il existe le bon sens paysan en déduira que quelqu'un a dû l'écrire. Je ne vois alors qu'une hypothèse, il a été écrit par deux bûcherons qui, à force de bûcher, pensèrent intelligent de créer un Dieu Citoyen seul capable de justifier leur existence. L'un serait le Bastard Généreux et l'autre L'Exilé Consentant. A force de travailler dans les sous-bois ils auraient voulu faire du sous-réalisme. Seul le Tarn et Garonne pouvait, après la surprise de sa création tardive en 1808, nous réserver une telle anomalie. A l'aide de ces pages, je vais pouvoir consacrer les maigres jours qui me restent à les réécrire comme d'autres retournent sans fin la même terre.

Dédicace suite

Un jour tu verras, on se rencontrera,
quelque part, guidé par le hasard...
Mouloudji

Parmi les personnages à qui ce livre est dédié, cinq ne sont étrangers qu'à moitié puisque ... de nationalité française. En voici deux.

Le premier s'appelle **Bernard Lubat** et le 24 Juillet 1994, il jouait à Saint Antonin Noble-Val.

Au moment du rappel, voilà que sur le devant de la scène, André Minvielle et Patrick Auzier se mettent à taper sur une sorte de tam-tam africain. Le rythme a l'air de les emporter qui sait où ... et moi avec. Puis Lubat arrive discrètement pour se réinstaller devant les claviers, ses lunettes dans les cheveux. La musique continue comme plus ample, plus saisissante et arrive alors le saxo de François Bourrec comme un bouquet infini. La voix de Lubat entre dans la danse, dans une danse que d'autres trouveront statique chez les spectateurs. Qu'y faire ? Pour moi, elle ne fait pas l'ombre d'un doute. Avec la Compagnie Lubat, je redécouvre encore la musique (pour la dixième fois en dix ans, il faut le faire !), musique que j'entends toujours paysanne à cause de mon premier contact avec Uzeste (le blues ne viendrait-il pas des campagnes du Sud des USA ?). Pour clore la fête, Lubat sortira le cri de ses tripes : ***hil de puta, la musique vivante.***

Le juron, ponctuation de la parole, envoie sur les horizons sourds ce besoin de musique vivante, de musique vibrante loin du machinal cadencé par la cadence.

Déjà en 1986, la compagne de Lubat, Laure Duthilleul écrivait :

"Rien ne va à rien / Rien ne vient à nous / Tout y est / Il s'agit de le dire. "

Je sais que Lubat le dit. Il s'agissait de le faire ce festival qui ajouta quelques cheveux blancs à la tête de René Bonetti, Claude Sicre, Françoise Planchard et quelques autres. A la fin, un ami plus musicien que moi, me fit observer que dans cette première écoute de la Compagnie, il avait trouvé des références au groupe ***double 6*** des années 1960, groupe dont je ne connais pas la musique.

Pas étonnant, Lubat fut membre de ce groupe et la fidélité à son histoire lui servant de voie de passage vers son futur, tout le passé se mêle en son présent, toute sa musique ne veut rien laisser de son histoire.

Le deuxième personnage s'appelle **René Merle** dont, au moins un point commun nous réunit : une grand-mère italienne. Ensemble nous avons réalisé mensuellement, pendant deux ans, une tribune de rencontres occitanistes au nom plein de philosophie : ***Tr'oc***. Il m'en est resté une grande envie d'écrire, malgré mes incapacités, ce que l'ordre établi ne veut pas entendre : dans l'humaine condition de chacun un bonheur est à fleurir. Le mien va presque bien. Merci.

Documents:

Les personnages de ce livre risquent d'apparaître invraisemblables aussi chacun a tenu à communiquer un document personnel pour en clore les effets.

- 1 — L'évolution du problème en math est proposée par l'Exilé Rageur.
- 2 — Le carré magique, instrument de construction de ce livre est offert par Tommaso (avec questionnaire à l'appui).
- 3 — Deux coloriages sont préparés par le Gradé A. et le Gradé B. (ils sont seulement sur la version papier)
- 4 — Un étrange carré à compléter de lettres est sorti de la tête de l'Exilé Consentant (idem)
- 5 — Deux textes de chansons sont les refrains préférés du Bastard Généreux pour le premier et du Bastard Cohérent pour le deuxième.

Problème(s)

- 1 — Evolution du problème en mathématique en classe de CM1

1960 : Enseignement : Un paysan vend un sac de pommes de terre 100F. Ses frais de production s'élèvent au $\frac{4}{5}$ du prix de vente. Quel est son bénéfice ?

1970 : Enseignement traditionnel : Un paysan vend un sac de pommes de terre 100F. Ses frais de production s'élèvent au $\frac{4}{5}$ du prix de vente, c'est— à— — dire à 80 F. Quel est son bénéfice ?

1975 : Enseignement moderne : Un paysan échange un ensemble P de pommes de terre contre un ensemble M de pièces de monnaie. Le cardinal de l'ensemble M est égal à 100 et chaque élément PFM vaut 1F. Dessine 100 gros points représentant les éléments de l'ensemble M. L'ensemble F des frais de production comprend 20 gros points de moins que l'ensemble M et donne la réponse à la question : Quel est le cardinal de l'ensemble B des bénéfices ? (à dessiner en rouge)

1981 : Enseignement rénové : Un agriculteur vend un sac de pommes de terre pour 100F. Les frais de production s'élèvent à 80F et le bénéfice est de 20F. Devoir : Souligne les mots "Pomme de terre" et discutes en avec ton voisin.

1992 : Enseignement réformé : Un peïsan Kapitalist prifilégié sanrichi inchustement te 20 Marks sur le sac te Kartoffel. Analiz le tekst et recherche les tâte te contenu te cramère, tortografe, te ponctuassion et enzuite disseuqueu tu penses te set maniaire de sanrichir.

1995 ; Enseignement assisté par ordinateur : Un producteur de l'espace agricole cablé consulte en conversationnel un data bank qui display le day rate de la patate, il loadé son progiciel de computation faible et détermine le cash flow sur écran bit map (Sous MS/DOS avec config floppy et disque dur 4 MO). Dessine avec ta souris le contour intégré 3D du sac de pommes de terre. Puis logues toi au network par le 36.15 code B.P. (Blue Potato) et suit les indications du menu.

2000 : Enseignement-questionnement : Qu'est qu'un paysan ?

2010 : ?

Une chanson :

1)

Elle veut partir, elle va partir, chercher un moment sans histoire, sans avenir,
un court moment au-delà des murs qu'on passe toute une vie à construire.

Pauline Julien

2)

As trabalhath coma una bèstia

per te crompar l'ostal

per far venir de blat

per téner un tropèl

As trabalhath coma una bèstia

de l'auba fins a solelh colc

sens dimenge e sens fèsta

e la femna ambe tu

As trabalhath coma una bèstia

contra la pluèja e contra lo vent

e contra lo malastre tamben

As trabalhath coma una bèstia

e d'uèi te dison de te'n anar

que l'ostal lo cal tombar

que la prada la cal negar

que l'avenir aquo' s lo torisme

Tu as travaillé comme une bête pour acheter ta maison pour faire venir le blé pour élever un troupeau Tu as travaillé comme une bête de l'aube au soleil couchant sans dimanche et sans fête et ta femme avec toi Tu as travaillé comme une bête contre la pluie et contre le vent et contre le malheur aussi Tu as travaillé comme une bête et maintenant ils te disent de t'en aller qu'il faut démolir ta maison qu'il faut noyer le pré que l'avenir c'est le tourisme...

texte de J-P Baldit dédié aux paysans de Naussac chanté par Jacmelina

Album des 175 noms :

Bandello Matteo : écrivain italien destiné à occuper cette première place.

Barthe Edouard : socialiste de l'Hérault et défenseur des paysans.

Bastard : Cohérent ou Généreux, il joue le bûcheron dans la forêt des idées reçues.

Baylet père : président de la chambre d'agriculture en 1938 à Montauban.

Baylet J-M : sénateur avant l'âge habituel, ce qui l'incita à redevenir député en 1988, ministre par la suite et qui sait quoi demain.

Belleforest François : écrivain français "traducteur" de Bandello.

Belloin Gérard : biographe de Renaud Jean.

Berlinguer Enrico : dirigeant du PCI qui fit trembler Moscou.

Bernadette de Soubirous : connue depuis qu'elle s'appelle ainsi : la face féminine de l'action donc la jeunesse en contemplation.

Berlusconi Silvio : trop connu pour être honnête.

Bertin Michel : conseiller régional de la Sarthe.

Besset Jean-Paul : journaliste

Bettinardi Antonio: journaliste connu uniquement des lecteurs de ce livre.

Bladé Jean-François : Gascon ayant recueilli des contes.

Boccace : écrivain italien qui étonnera toujours.
Boétie : il pensa ce qui ne se pensait pas : la servitude.
Bonnafé Lucien : il vit là où se combattent les dogmatismes.
Bonnafous Marc : ministre pétainiste de l'agriculture (ne pas confondre avec Irénée).
Bonnemort François : maçon et chanteur.
Brassens Georges : chanteur qui pensa au pauvre Martin.
Brown David : constructeur de tracteurs.
Brugeau Osmin : syndicaliste paysan dans la région de Moissac.
Bruneau Philippe : accordéoniste au Québec.
Brutus : vedette de l'antiquité.
Bucolique : Casanier ou Gradué il rêve d'un cochon qui urinerait du parfum.
Cacciari Massimo : philosophe fédéraliste de gauche.
Cauvin Jean : préhistorien.
Cavaillé Albert : un tarn et garonnais insolite.
Capéran : maire de Montauban.
Cayrou Frédéric : farceur professionnel et vétérinaire sérieux
Cazalbou Jean : écrivain français.
Cazals Rémi : historien chercheur courageux.
Char René : poète philosophe qui fait vivre.
Chauveau Loïc : journaliste
Cicéron : un souvenir scolaire.
Cladel Léon : écrivain français du 19^{ème} siècle.
Clair E. : paysan du Lot et Garonne soucieux de clarté à un point tel que ce nom est peut-être un pseudo.
Commoner Barry : écologiste étasunien.
Coppenet: chercheur paysan négligé
Corbin Alain : grand maître en connaissance des cloches.
Corneille : également auteur de tragédies
Cortès Hernan : trop connu pour ses conquêtes.
Coudures: pharmacien montalbanais
Coulomb Pierre : chercheur à l'Institut National de la Recherche Agronomique.
Daynard : a recueilli des chansons dans le Sud Ouest.
Déesse Citoyenne fille de paysans et plus connu sous le nom de Jeanne La Française: la face féminine de l'héroïsme donc la jeunesse en action.
Delbreil Henri: sénateur du TetG.
Delmas Louis: maire de Montauban.
Delpuech Bertrand : journaliste utile.
Demeaux: notaire à Cazes— Mondenard.
Desmarais Jacques: commis aux écritures et poète à Montréal.
Dexet André : paysan du Limousin (il en reste).
Dieu América: un parent de Coca Cola.
Dieu Banal : un parent du demi de bière.
Dieu Citoyen : plus connu sous le nom de Tommaso l'Italien.
Dieu Industrie : robotisé au niveau de tous ses membres.
Dieu Patriarche : appelé aussi Le Tout Puissant.
Dieu Révolte : il passe comme un éclair.
Domecq J— P: écrivain français en quête d'idéal.
Donati Marcel : sidérurgiste au cœur d'acier.
Doumeng Jean— Baptiste: dirigeant paysan de coopératives.
Echasseriaud Françoise: étudie aussi la préhistoire en TetG.

Eléonore: plus connu sous son nom anglais Aliénor d'Aquitaine.
Engels: bras droit de Marx.
Falguières: Maire de Lizac.
Ferduson Harry: constructeur de tracteurs.
Foglia Pierre: chroniqueur québécois d'origine italienne
Fontaine André : journaliste au Monde.
Ford Henri : industriel étasunien.
Fourrier Jules : se trompa lourdement au moins une fois dans sa vie.
François Dominique: écrivain français actuel
Fuentes Carlos : écrivain mexicain (buvez à sa fontaine).
Gautier— Sauzin: paysan montalbanais du temps de la révolution.
Geremek: polonais et historien.
Gilly Adolfo: chercheur mexicain.
Girard René: philosophe français vivant aux USA.
Gorby : diminutif amical d'un humain exceptionnel.
Gradé A. ou B. : il construit une échelle qui a un barreau de plus que celle de la veille et un de moins que celle du lendemain.
Gramsci Antonio: philosophe italien mort à petit feu.
Granier Régis: calme chercheur en histoire locale dans le TetG.
Grimm : (1785— 1853) linguistes allemands.
Guerret Marcel : premier député socialiste du Tarn et Garonne en 1936
Harmelle Claude : chercheur humain.
Hess Rémi : biographe adorable d'Henri Lefebvre.
Ibn Roch : philosophe arabe plus connu sous le nom d'Averroès.
Ingres : peintre né à Montauban.
Jacquemin A.M. : compositrice sans doute justement oubliée.
Jaruzelski : le seul auteur de coup d'état à passer quelques années après pour un démocrate.
Jaurès Jean : plus connu que son frère Louis.
Julien Georges un Saint— antoninois qui aime sa ville et au— delà.
Juquin Pierre homme politique français.
Kennedy J— F : président étasunien flingué à Dallas.
Kieslowski : cinéaste polonais au talent exemplaire.
Kiszczak : général polonais qui clôtura l'ère communiste.
Kuron : encore un polonais comme si dans ce pays tous les noms commençaient par la lettre k chère à Kafka.
Labeyrie Vincent : écologiste iconoclaste. C'est dire !
Lahoussain Jamal : un immigré qui en étonna plus d'un.
Laurent Robert : historien des choses qui n'est même pas à sa place dans la liste.
La Fontaine : fabuleux fabuliste.
Le Croquant Jacquou : titre d'un roman de Le Roy Eugène.
Lefebvre Henri : philosophe français qui mourut à Navarrenx.
Leroux Georges : philosophe québécois
Le Roy Eugène : réussi juste avant la fin du XIX ème siècle à laisser un roman paysan.
Leroy— Ladurie : syndicaliste agricole
Llabrès Claude : iconoclaste toulousain
Loubatières Paul : syndicaliste à Moissac
Maffre— Baugé Emmanuel : poète paysan.
Malatesta : anarchiste italien.
Mansholt Sicco : a laissé son nom dans les champs européens.
Masetti : quel italien et d'où ?

Marat : mourut dans sa baignoire.
Marcenac Jean : poète ayant eu un pied dans le Sud Ouest.
Marti Claude : instituteur, chanteur, écrivain qui pensa au pauvre Martin.
Marx Charles : père involontaire du marxisme (involontaire ?) et bras gauche de Engels.
Mazowiecki Tadeuz : ouvre la nouvelle ère polonaise après le communisme.
Médiatique : un passant futuriste.
Merle René : poète et inventeur à La Seyne de la critique du patrimoine (entre autre chose).
Michelet Claude : le paysan écrivain du 20 ème siècle.
Michelet Jules : l'historien écrivain du 19 ème siècle.
Minc Alain : quand il se lance ça fait du bruit.
Molinier Louis : un temps, paysan de l'Hérault.
Molotov: quand on le lance ça fait un bruit.
Momméja Jules: érudit local et père amical
Montero Rosa: espagnole à la plume acide
Morand Jacques : journaliste qui travaille qui sait où!
Napoléon : variété de cerise.
Nasrim Talisma: écrivain qui se moque de l'islam.
Nazon Henri: paysagiste montalbanais.
Noël Bernard: écrivain de petits livres formateurs.
Nicolino Fabrice : journaliste.
Ochetto Achille : dirigeant politique italien qui transforma le PCI en P05,
(de) Oliviera Manoel : cinéaste portugais dont l'âge enrichit le génie.
Orozco: un nom sans prénom pour dire le muralisme mexicain.
Pancho Villa: révolutionnaire paysan comme Sandino etc...
Paz Octavio : poète mexicain.
Pechuzal Henri: paysan du Quercy et poète un brin.
Pèire del Pensaire : ouvrier agricole.
Perbosc Antonin : instituteur et occitaniste (couple peu ordinaire).
Perros Georges: poète.
Pétain: maréchal de France.
Pico Francesco: chercheur italien.
Pisani Edgar: il le fallait bien dans cet album !
Pochon André: paysan français.
Poujade Pierre: Le Sud Ouest y fit honneur avant que De Gaulle ne le range au placard.
Pouvillon Emile: écrivain montalbanais.
Racine : auteur dramatique.
Rancière Jacques: mérite d'être lu dans n'importe quelle occasion.
Renaud Jean : un paysan du Lot et Garonne.
Ribbentrop: ce fut trop quand il rencontra Molotov.
Richard André : instituteur, conseiller général du TetG
Richard Zachary : plus connu comme Zachary Richard, un cajun.
Rochet Waldeck : le seul paysan devenu premier secrétaire général d'un parti communiste.
Rorty Richard : philosophe étasunien
Rozié Auguste: un aveyronnais de Sauveterre qui mérita de la République par ses chants, ses écrits et ses courages.
Rulfo Juan : écrivain mexicain des paysans de Jalisco difficile à lire en France.
Salvat: curé et occitaniste (couple ordinaire).
Saucier Corinne : folkloriste cajun et québécoise.
Said Ziad Mohamed : chroniqueur paysan d'Algérie Actualité.
Saint Just : Un nom à porter en temps de révolution

Sarrault Maurice : voir le journal La Dépêche.
 Steinbeck John: mille métiers, mille misères puis écrivain
 Simon de Nantua (un inconnu qui devait écrire à l'eau de rose).
 Soury André : député paysan de la Charente.
 Soutchkov Bons : chancre du réalisme.
 Tacet Daniel : journaliste attentif aux problèmes paysans.
 Tartanac Gérard : paysan de Lomagne et poète de partout.
 Taviani : des frères cinéastes de la campagne Toscane
 Tillie Christine : une sociologue branchée sur les sondages.
 Tort Patrick : philosophe au maigre sommeil
 Thèse Guillaume (de) économiste et conseiller général d'Auvillar.
 Virilio Paul : peut-être philosophe.
 Walesa Lech : ouvrier polonais.
 Welles Orson : cinéaste allemand.
 Wilson Henry : ambassadeur des USA au Mexique
 Wright Gordon historien étasunien.
 Zapata Emiliano : paysan révolutionnaire mexicain destiné à occuper cette dernière place.

Album des 175 lieux:

Asie : Japon. Jéricho
 Afrique : Algérie, Maroc, Marrakech, Ouarzazate. Afrique du Sud.
 Amériques :
 USA, New York, Michigan Louisiane, Los Angeles,
 Québec, Béthanie, Montréal,
 Mexique. Acapulco, Popocatepetl, Mexico— City, Morelos, Guerrero, Cuernavaca, Chiapas,
 Teopanzolco;
 Incas du Perou, Bogota.
 Europe : URSS, Ukraine, Pologne, Varsovie, RDA, Berlin, Italie, Bolzano, Rome, Florence,
 Toscane, Lombardie, Turin, Allemagne, Duisbourg, Espagne, Aragon, Cordoba. Grande
 Bretagne, Angleterre, Irlande, Hollande, Suisse, Tchécoslovaquie, Pays— Bas
 France : Paris ; Palais— Bourbon, Normandie ; Limousin ; Sarthe ; Vendée, Nantes ; Lot et
 Garonne, Agen, Bazens, Samazan, Fréginmond ; Pyrénées Orientales, Banyuls, Rivesaltes,
 Roussillon ; Périgord. Brantôme ; Castelnau de Montratier ; Cévennes ; Gascogne, Gers,
 Auch, Lectoure ; Languedoc ; Sud Ouest ; Garonne ; Saint Emilion ; Landes, Pomarez,
 Cahors. Mercuès, Tarn, Mazamet, Carmaux, La Grésigne, Lorraine, Aquitaine, Le Bordelais,
 Bordeaux, Loir et Cher, Seillac, Ariège, Saverdun, Foix, La Bourgogne, L'Alsace, Le Grand
 Ouest, Les Pays de Loire, La Bretagne : Aveyron, Sauveterre en Rouergue, Hautpoul.
 Tarn et Garonne : Quercy, Caussade, Bénéche (La), Monteils, Cazes— Mondenard, Fauroux,
 Laguëpie, Varen, Lavilledieu, Lavaurette, Montaigu, Caylus, Poussiniès, St Etienne de
 Tulmont, Sérignac, Septfonds, Bas— Quercy, Bruniquel, Lizac, Marmaille, Moissac,
 Molières, Montauban, Saint Nicolas de la Grave, Saint Antonin, Valeilles.

49 – Sources :

Archives du TetG Fond Momméja (fond à la richesse inépuisable)
 Archives du LetG Fond Renaud Jean.
 Souvenirs inédits de Gérard Tartanac.

Journaux :

Le Terroir, L'Emancipation, Le Républicain du Tarn et Garonne, Le Travailleur du Lot et Garonne (1919— 1923), La Dépêche, La Voix paysanne, La Voix rurale, La Terre, L'Exploitant Familial, L'Action Agricole, Le Devoir et La Presse (journaux québécois), Politis, Libération, Le Monde, L'Humanité, Réalités de l'Ecologie, Annales de l'IEO (1954), Hommes et Migrations (1994), Point Gauche (1992— 1994), Financial Times (1994), Tarn et Garonne Agricole, Courrier International, La Voix des Champs (1926), Esprit, Quai Voltaire (1993), Visao, Echo du Centre, Cuore (1995), Terra d'Oc (1940— 1944), Le Monde Diplomatique, L'information Géographique (1994), Bulletin des syndicats des agriculteurs du TetG (1904— 1911), Bulletin mensuel des études agricoles par correspondance (1928— 1930), Bulletin officiel de la Bourse du Travail du TetG (1905— 1912), Agreste, Bulletin des Statistiques Agricoles M— P (1973— 1983), Etudes Mexicaines, Le Petit Montalbanais (1884— 1888), Agricultures (1994), La France Agricole, Révolution, L'Evènement du Jeudi, Histoires Rurales, Bulletin de la Société Archéologique du TetG, Le Républicain de l'Aveyron (1849— 1851).

Bibliographie : 49 livres

Paul Bois : Les paysans de l'Ouest, Flammarion, 1971 (un travail à partir du cas de la Sarthe)
Giovanni Verga Mastro— Don Gesualdo et les Malavoglia, l'Arpenteur, 1991 et 1988 (la grande littérature)
Rémi Hess: Henri Lefebvre et l'aventure du siècle a.m. métailié, 1988
(surtout chapitre 15 : la sociologie de terrain en milieu paysan).
Henri Lefebvre: La vallée de Campan. Sociologie rurale PUF, 1963.
H. Lefebvre: La vie quotidienne dans le monde moderne, Gallimard, 1968
Bertrand Delpuech (sous la direction de) : Dictionnaire des idées reçues sur l'agriculture, Syros, 1993
Pierre Alphanéry : Une France rurale sans paysans, La Découverte, 1988
Bernard Lambert : Les paysans dans la lutte des classes, 1970, Le Seuil
Saint Just : Œuvres complètes, Ed. G. Lebovici, 1984
Jules Momméja : Contes de la vallée de la bonnette, 1926
Collectif : Dix siècles d'écriture en TetG, 1992, BOF du TetG
Clavel— Levêque, Lemarchand, Lorcin : Les campagnes françaises, 1983, Editions Sociales,
Amédée Mollard : Paysans exploités. PUF de Grenoble, 1977
Fabrice Nicolino: Le tour de France d'un écologiste, 1993, Le Seuil
(surtout le chapitre 14: Hommes de terre, hommes à terre)
Maffre— Baugé: Face à l'Europe des impasses, 1979, Privat
Allaire, Blanc : Politiques agricoles et paysanneries, 1982, Le Sycomore
Jean Sagnes : Le mouvement ouvrier en languedoc, 1980, Privat
Gérard Cholvy (sous la direction de) : Histoire du Languedoc de 1900 à nos jours, 1980, Privat (surtout le chapitre 3, Vivre à la campagne en Languedoc R. Laurent)
Philomen Mioch : Les tribulations d'un ouvrier agricole, 1984, auto— édité
Louis Molinier : Un militant languedocien raconte, 1979, auto— édité
Gérard Belloin : Renaud Jean, le tribun des paysans, 1993, E. de l'Atelier.
René Merle : Culture occitane, per avançar, Editions sociales, 1977
Léon Cladel : N'a qu'un œil. Alphonse Lemerre, 1887
Jean Cazalbou : Fos, mémoire d'un village pyrénéen, Privat, 1982
Roland Passevant : Jean— Baptiste Doumeng, 1984, Editions Carrere Michel Lafon
Ephraïm Grenadou, Alain Prévost : Grenadou, paysan français, 1966, Seuil
Claude Harmelle, Gabrielle Elias : Les piqués de l'aigle, Saint— Antonin et sa région (1850—

1940), 1982, Revue Recherches

Jean-Claude Sangoï : Démographie paysanne en Bas— Quercy 1751— 1872, 1985, Editions du CNRS

Albert Cavaillé : Le vignoble à vins doux naturels du Roussillon, 1964, Macon

Albert Cavaillé : Le travail paysan, 1952, IEO

Philippe Simonot : Ne m'appellez plus France, 1991, Olivier Orban

(surtout le chapitre 8 Pourquoi le prix de la terre est si bas ?)

Michel Clouscard : La Bête Sauvage, Editions Sociales, 1983

Pierre Le Roy : Les agricultures françaises face aux marchés mondiaux. 1993, Armand Colin

Gabriel Audisio : Des paysans XVe— XIXe siècle, 1993 Armand Colin

Claude Llabrès : Les tribulations d'un iconoclaste sur la planète rouge, 1994 Calmann— Lévy

Basile Kerblay : Du Mir aux Agrovilles, 1985, Institut d'études salves

Michel Launay : Paysans algériens, 1963, Le Seuil

Norman Wymer : Harry Ferguson, 1964, Desclée De Brouwer

Cauvin Jacques : Naissance des divinités, naissance de l'agriculture, Editions du CNRS, Mars 1994

Michelet Claude : Cette terre est la vôtre, Presses Pocket 1977

Commoner Barry : L'encerclement, Le Seuil 1972

Saucier Corinne : Traditions de la paroisse des Avoyelles en Louisiane American Folklore Society 1956

Corbin Alain : Les cloches de la terre, Albin Michel, 1994.

Desmours : L'Agronome, dictionnaire portatif, 1760

Rancière Jacques : Le philosophe et ses pauvres, Fayard, 1983.

Fourrier Jules : Graine rouge, La Brèche 1983.

Pueyo André : La production et le commerce des céréales en TetG, 1941.

Thèse Guillaume : Soirées du village ou Manuel agricole à l'usage des départements du Sud Ouest. 1856

Malassis Louis : Nourrir les hommes Flammarion, 1993.

Il serait trop long de faire l'inventaire des livres qui auraient dû parler des paysans et qui ne l'ont pas fait. Par exemple : ***Le Dictionnaire de la glasnot***,